



Commence le 16 Avril - 1918

Mon Service.

En temps de paix.

par

Jean. Demoult.

Jean Demoult

Avant-propos

Ces lignes ne sont pas écrites par un homme de lettres, mais par un simple travailleur de la terre. Aussi en les lisant vous trouverez quelques fautes de français et peut-être même d'orthographe.

Je vous demanderais donc de bien vouloir être indulgent à ce sujet. La grande grâce si voulue que je sougeasse à reproduire, quelques-unes de mes mémoires de la vie sous l'Armée Française en campagne contre cette barbare Armée allemande, à qui nous devons la plus ingrate vengeance, le plus grand malheur pour tous les deuilés qui éprouvent beaucoup de familles. Et pour tout le mal que ce pays sans cœur fait encore en attaquant les femmes et les enfants sans défense pour tout le mal qui endurent nos poilus dans les tranchées boueuses. Prêts à recevoir tous les coups de l'ennemi qui

les quette. Prêts aussi à ne reculer devant
aucun danger.

Ont pourra distinguer dans ces phrases quel-
ques vulgaires discours de mes camarades, et
même des miens, mais j'en omettrai quel-
ques uns que je ne puis reproduire ici.

Vous remarquerez peut-être que je ne donne
que les prénoms ou initiales de mes chefs et
de mes camarades. J'ai cru que c'était le
mieux à faire, car plusieurs sont dispa-
rés dans diverses unités et je ne suis pas à portée
de leur demander avis.

Ce livre est commencé en avril 1918.

La guerre ce grand fleau existe toujours, mais
nous conservons toujours le ferme espoir
d'une fin prochaine, d'une victoire qui nous
rendra à ceux qui nous sont chers et qui
nous attendent patiemment au pays.

Vous trouverez peut-être que je vais chercher
un peu loin le commencement de mes
mémoires, mais ceci nous permettra
de comparer le temps où la France était
tranquille avec celui où elle se trouve
dans le deuil de ses fils et ravagée par

par la sauvagerie prussienne

Le sang a coulé mais en revanche nous
avons une seule consolation, c'est qu'il
a été versé pour le salut de notre chère
patrie... La France...

Jean Demoulin

107

Mon Service

En temps de Paix

par

Jean. Denuault

Marechal des Logis d'Artillerie

Jean Denuault

Le 25 Février 1910. plusieurs
jeunes gens se dirigeaient vers leur chef lieu
de canton, ou ils devaient passer le Conseil de
révision, à après midi à 2 heures 30.

Les pères de ces jeunes conscrits moins alertes,
venaient en voiture accompagnés de quelques
frères aînés de certains conscrits, qui avait perdu
leur père ou que celui-ci était malade.

C'était la gaité pour tous, c'était une occasion
pour s'amuser un peu.

Les jeunes étaient partis le matin vers 7 heures
à pied pour être plus libre, après avoir traversés
plusieurs bourgades arrivèrent à la ville vers onze
heures.

J'étais du nombre. J'avait vingt ans, et je vous
assure que je ne faisais pas le moins de bruit.
Heureux de venir m'assurer si j'étais capable
de remplir le service que le pays réclamait
pour sa sécurité.

Ce jour là comme tous les ans, le Maire de
notre commune, qui habite la ville ou nous étions
arrivés, offre à déjeuner aux jeunes conscrits de
chaque années.

J'étais du nombre. et je me rappelle qu'en moment

ou nous sommes sortis de cette bonne cuisine,
nous avions tous bonne figure.

L'heure arriva. et nous rentrâmes à la Mairie.

Quant je suis sorti avec mes camarades, j'étais
bon pour le service armé, j'en étais heureux.

La journée se passa comme une fête, je mis
même pas mal de temps pour rentrer chez mes
parents.

Les jours suivants. la fête il n'en restait plus que
les souvenirs et un petit mal de tête qui se passa
d'ailleurs assez vite. Il fallait maintenant pen-
ser quel dans quelques mois. il faudrait prendre
l'uniforme militaire. peut être le pantalon rouge,
à moins d'être incorporé dans un régiment d'ar-
tillerie; ce que j'avais demandé.

Le 20 Septembre je recevais une feuille de route,
m'indiquant le régiment que je devais rejoindre.

Le 26^{ème} Régiment d'Artillerie en garnison au Mans.
J'étais content je n'allais donc pas être trop
loin, je pourrais venir en permission souvent,
c'était le principal.

Le 3 Octobre je quittais mes parents chez lesquels
je travaillais depuis plusieurs années, dans une
ferme.

Comme pour aller faire un long voyage,
je fus dire au revoir aux parents, aux amis,
en compagnie d'un camarade qui rejoignait
au même régiment que moi.

Le 5 nous nous mettions en route, en compa-
gnie de mon père, mon camarade, son père
qui nous conduisait en voiture à la gare au
moment de nous quitter.

Je n'avais jamais quitté mon pays natal
d'aussi loin, malgré que je ne m'éloignais
que d'environ cent kilomètres.

Ce jour là ce n'était plus la fête, mais
ce ne fut qu'un départ.

Les jours de s'amuser, de chanter et de
rire étaient passés, me disais-je.

Arrivés à la gare d'embarquement. il fallut
de nouveau quitter nos pères, qui étaient
venus nous accompagner jusque là, ne
pouvant pas aller plus loin.

Quelques minutes plutôt nous voyions dis-
paraître le pays, par la vitre du train
qui avançait vers Le Mans.

Arrivés à cette gare, plusieurs sous-officiers
sont là: fantassins et artilleurs

Le train qui nous amenait là était plein de jeunes gens, qui étaient incorporés le même jour. Les sous-officiers nous emmènent dans les cours de la gare, ou chacun s'occupe de prendre les jeunes recrues qui sont pour l'unité à laquelle il appartient.

ont entend; Un tel.... Ou allez vous?

Infanterie, répond un jeune homme.

Alors mettez vous ici.

Et vous? continue le sous-officier

Artillerie,

Bon mettez vous là, et maintenant tous ceux qui vont dans l'Infanterie fichez-moi le camp, à côté du petit qui est là bas. Et que ça saute. Les autres rassemblement sur ici.

Mettez vous sur quatries et que je n'entende personne, ou sans quoi ça va t'border.

Persone ne dit rien. tout le monde marche sans bruit, ce que l'on entend le plus c'est le bruit des valises qui frottent contre le frontalon de chacun.

Ont arrive au quartier; C'est le triage pour chaque batterie...

Ont nous appelle par notre nom et ont nous

indique la batterie à laquelle nous sommes versés. Mon tour vient: Demoult Jean crie un lieutenant, je m'approche sans rien dire.

Où allez-vous? me dit l'officier.

Ont vient de m'appeler: que je lui réponds alors. vous vous appelez comment?

Je lui donne mon nom.

Ah. vous croyez qu'il répondra au lieu de venir jusqu'ici sans rien dire. Allez Demoult Jean 7^{me} Batterie, fichez moi le camp avec le bugadier qui est là.

Le grade m'emène à la batterie, le capitaine nous reçoit au bureau, et m'inscrit bon pour suivre le peloton des élèves caporaux ou Bugadiers. Ont m'habille, cette fois me voilà soldat, mais au fond j'aurais mieux aimé mon habit civil. et être au pays que j'avait quitté le matin.

On parle si cela rappelle les bleus disaient quelques anciens entre eux. Ça ne fait rien ça sent bon pour nous, c'est du 351 demain matin après le fus. Ce sera notre tour d'être en civil

Le soir nous allâmes à la cantine avec nos
anciens, qui étaient très aimable pour nous
mais à une condition, c'est que nous payions
un litre de temps en temps.

Enfin out était soldat il n'y avait rien
à dire, et puis nous avions Chacun notre
ancien. Chacun d'eux traitait son bleu à
sa guise. Pour mon compte j'avais un jeune
homme dont la famille habitait tout près
de la ville, avec qui j'ai put avoir tous les
services qu'un jeune recrue peut avoir besoin,
en arrivant dans une caserne qu'il ne
connaît pas.

Quelques heures à la cantine. et ensuite c'était
le retour à la Chambre ou nous étions
vingt sept. Il y eut pas mal de bruit le
premier soir.

Le lendemain c'était le travail, balayer la
chambre. faire le pansage aux chevaux. net-
toyer les écuries. ect. ect.

Le jour suivant commencement de manœu-
vre à cheval d'abord et à pied ensuite

Puis comme j'étais inscrit pour suivre le
peloton des élèves Brigadiers. il fallait que

Je suivie une manœuvre spéciale.

Ne voulant rien faire pour gagner des galons
je ne fit rien. Le sous-officier chargé de
notre instruction s'en plaignit au Capitaine
B..... qui Commandait ma batterie.

Celui-ci me fit appeler à son Bureau
Demault: me dit-il. Je ne suis pas content
de vous. Vous ne voulez pas suivre le peloton.
pourquoi? vous auriez passé Brigadier dans
quelques mois. et l'année prochaine vous pour-
riez être nommé Maréchal des Logis. ce
qui vous aurait permis de rengager si le
métier vous plaît.

Enfin dites moi pourquoi vous ne voulez
pas suivre le peloton?

Et moi de répondre, que je n'avais pas
d'argent, que je préférerais une place d'ar-
donnaire aux galons, cela me permettrait
d'avoir quelques sous.

Si ce n'est aussi je vous donnerai une
place et à partir de demain vous ne
figurerez plus sur la liste des élèves Brigadiers
J'étais heureux de voir que cet homme avait
accepté ma demande. et pourtant en

me quittant m'avait dit: Demandez vous
regrettes, et il ne sera plus temps.

En quoi regrettais-je. Je me le demandai
les galons ne pouvaient me servir à rien. et puis
qu'on était fait, il n'y avait plus à y revenir
du tout.

Je fus donc le lendemain à la manœuvre
avec les conducteurs, mais cela ne dura
pas longtemps car après midi je faisais
un mauvais mouvement en sautant de
cheval et je me blessai dans une jambe.
Ce qui me valut que le lendemain
qui était dimanche, je fus enfermé à
l'hôpital, tout seul dans une chambre.
Là je me fis de la peine car j'étais là
seul pendant que mes camarades étaient
peut-être à se promener en ville.

Enfin à cela, comme à Antiochore il fallut
en prendre son parti. et je restai vingt
sept jours dans cet appartement.

Revenu à ma batterie je me mis à conti-
nuer mon instruction, non sans mal
car mes camarades avaient déjà certaines
aptitudes et je dus du mal à les suivre

Je fus en permission au premier janvier
et à Pâques. ce qui me fit plaisir et
en plus j'avais passé le plus dur. et à
la fin de l'été je retournai au pays
pour 12 jours après avoir été faire les
écoles à feu au Camp de Chalons.

Enfin arriva la libération de nos
camarades de la Classe 1908. qui furent
libérés, non sans avoir peur de rester
un peu plus que leur compte. Car à
ce moment il était fortement question
que l'Allemagne allait nous déclara-
rer la guerre. Alors nous decrier:
Vivement la guerre que l'on se tue:
Pauvres enfants que nous étions, nous
ne savions guère ce que nous disions.

Nos anciens partis. Je fus donc ordonnance
du Lieutenant B..... nouvellement
arrivé au régiment.

Pendant quatre mois je restais au
Mans avec lui. puis un jour il fut
nommé au 13^{ème} Régiment d'Artillerie
à l'École Militaire à Paris. dans une
une Division de Cavalerie.

Il partit à Paris et je le suivis à un jour d'intervalle. Je n'avais jamais été dans la capitale aussi mon officier me donna-t-il les indications nécessaires pour arriver à le trouver dès que je serais arrivé dans la grande ville.

Partis le matin du Mans. J'étais près de mon lieutenant l'après midi. Et vous pensez si j'étais heureux de me voir à Paris pour huit mois que j'avais encore à faire pour que mon service fut accompli.

Cela ne devait pas durer longtemps car au bout de sept jours. le Maréchal Des Logis chef de ma batterie qui était la onzième. me dit un jour: Demandez vous allez probablement rejoindre le 25^{me} car votre Colonel vous reclame. J'en informait le lieutenant qui me dit: Ne vous en faites pas. ce n'est pas encore sur.

Il fit une demande à l'officier supérieur qui voulait me faire rentrer à mon ancienne unité. Mais la réponse fut: Qu'il fallait que je rejoigne Le Mans par les voies les plus rapides.

Il n'y avait donc plus à attendre et je me mis en route le lendemain matin non sans avoir le regret de quitter cette si belle ville.

En arrivant au quartier j'en jetais sorti quelques jours avant. Je trouve le Maréchal des Logis Yves B..... qui me dit

- Au allez-vous Demuault.

- Je rentre Maréchal des Logis

- Vous rentrez comment.

- Oui. Je suis obligé de revenir. car le Colonel ne veut pas que je reste au service du Lieutenant B.....

- Mais vous savez pourquoi il ne veut pas.

- Il paraît que c'est parce qu'il n'a pas emmené son cheval. par conséquent, il n'a pas droit à son ordonnance

- Ah c'est vrai me dit-il. que voulez-vous c'est le règlement. Le plus ennuieux pour vous. c'est que vous allez rentrer au service de la batterie pour faire des carriés.

En effet le lendemain je voyais mon nom figurer sur la liste des carriés à

15
faire dans la journée. voir :

Le canonnier Demault prendra Rosette et frégate et attellera sur la voiture à fumier et en assurera le transport toute la journée.

Pour le premier jour cela pouvait aller enfin il n'y avait rien à dire. il n'y avait qu'à faire ce que l'on me commandait.

Tous les jours qui suivirent furent les mêmes si ce n'était pas une corvée. c'était une autre il n'en manquait jamais. et puis out s'avait bien me dire: Vous avez été tranquille pendant quatre mois. c'est le tour à vos camarades de se reposer.

Quand au bout de trois semaines out me dit qu'il fallait me mettre en tenue et me rendre à la Salle des rapports pour être présentée comme ordonnance au Général de R. Je ne fus pas long à faire ma toilette. cela me faisait tellement plaisir. Je fus reçue et le lendemain je prenais mon service qui n'était pas bien dur d'autant plus que nous étions deux ordonnances pour le même officier.

Je put passer sept mois heureux et

22
au mois de septembre c'était mon tour d'être libéré. Ce n'était pas manque que j'avais demandé ce jour. car sitôt que quelque chose m'ennuyait c'était toujours le même refrain. C'est du tout demain matin et out s'en vat.

Or nous entendre out aurai dit que nous étions aux galères pourtant nous ne pouvions pas nous plaindre. car si out avait sut ce qui nous était réservé pour quelques années plutôt.

Le Capitaine B. nous avait dit en 1911 en nous quittant. car il était nommé officier d'Etat Major dans un régiment de Cavalerie en garnison à Paris.

Je quitte avec regret ma batterie, j'aimais bien la Commander. j'aimais bien tous les hommes qui y sont affectés. Mais je ne désespère pas de vous retrouver sur les rangs. au milieu d'un champ de bataille. L'Allemagne nous cherche querelle depuis longtemps. et cela finira par une guerre. mais nous serons tous là pour lui répondre.

20
Puis il nous fit ses adieux, parti et fut
remplacé par le Capitaine N.....
Il avait dit la vérité mais nous ne voulions
pas le croire.

Libéré et rentré dans le civil, le travail
à la campagne ne me disait plus rien
Je partis donc en Bretagne. A Tougeris
comme cocher et valet de chambre dans
un château aux environs de cette ville.
Ont été au mois de Décembre 1912.
Tout allait pour le mieux, tout fleurissait
à merveille.

L'année 1913 se passa dans de bonnes con-
ditions. tout le ^{monde} vivait à l'aise. tout le monde
gagnait de l'argent. à peu près ce qu'il vou-
lait.

En Avril 1914 les gendarmes de Tougeris
vinrent me trouver, pour changer mon
fascicule de mobilisation.

Mon régiment avait changé de garnison
il était maintenant à Chartres. et devant
faire une période de 23 jours dans l'an-
née, ont venait me prévenir qu'il fallait
rejoindre dans cette nouvelle garnison.

Et en même temps les gendarmes me dirent
que c'était plus prudent en cas de mobilisation
Mais je ne pensais pas à la guerre.
Quelques temps après je fut avisé qu'il
fallait que je fasse un période en juin
ou en novembre. c'était à mon choix.
Je fis donc une demande pour la faire
au mois de juin.
Je fut convoqué pour le 19 de ce mois.
Je quittais mes patrons le 17 en les
prévenant que je ne reviendrais pas
à la maison.

Le 19 j'étais à Chartres pour cette période
d'instruction qui était une période d'agri-
ment pour nous tous car nous étions
tous heureux de se retrouver.

Ce fut la fête pendant 23 jours.
Nous étions libéré le 11 juillet et vous pensez
si nous fîmes un au revoir aux femmes qui
faisaient leur service en leur disant que
nous en avions pour trois ans avant de
remettre les pieds dans cette caserne.
Mais notre espoir ne devait pas se réali-
ser. nous en verrons la preuve plus loin.

Je rentrais et je me plaçais chez de nouveaux
maîtres près de Laval, au Château de F.....
Je me plaisait déjà bien. tout allait pour
le mieux. Je n'étais pas trop loin de ma
famille. ma fiancée était à Laval.
Je ne pouvait trouver une place plus avan-
tageuse. aussi ne fut-elle que de courte
durée.

On parlait de désaccords avec l'Allemagne,
et on craignait qu'il en résulte une guerre,
ce grand fléau que tout le monde redoutait.
Maintenant, on était tous prêts à s'y rendre
si le devoir nous appelait.

Bous nous attendions le jour qui arriva
et qui a fait bien des veuves. bien des orphelins.
Bien des familles sont en deuil de ceux
qui comme nous étaient partis sans trou-
cher. et ont trouvé la mort malgré qu'ils
avaient conservé l'espoir de revoir les leurs.
qui les attendent toujours et se retrouveront
un jour. (La haut).

Mon Service.

pendant la Guerre

1914 - 1915 - 1916 - 1917 - 1918 -

par

Jean Demuault

Marechal des Logis d'Ortillerie

Jean Demuault

1914

1^{er} Août.

Le matin je travaillais à faire mon parquet dans le salon qui me donnait beaucoup de mal ces jours la car toute la famille était chez M^{me} De C. depuis plusieurs jours surtout qu'il pleuvait Vers dix heures le fils M^{re} René De C. ... vint me trouver et me dit :
Jean vous viendrez avec moi cet après midi à Laval. Madame a des courses à vous faire faire et j'en profiterai pour me rendre à la Banque de France - Bien Monsieur.
Vous attelerez vers midi et demie Oui Monsieur.
Après avoir servi de déjeuner je fus donc attelés ^{pour moi} sur le brack. et nous partîmes. M^{re} René conduisait et moi sur le siège je faisais le propriétaire à mon tour.
En traversant le bourg de Changé je fut attiré par quelques marchands qui construisaient leurs boutiques pour la fête qui avait lieu le lendemain dans cette bourgade.

26
C'est la fête a Change demain me dit
M^{re} René.

Nous arrivons a Laval. vers deux heures
je met mon cheval a l'écurie et le
patron dit.

- Vous allez faire vos courses pendant
que je vais faire les miennes et vous
attendez le cheval vers quatre heures et demi
- Entendu Monsieur.

Le maître de l'hôtel qui se trouvait
là. nous dit en dénouant les filets de
sout tablier.

- Que pensez-vous de la situation
messieurs. Craquez-vous qu'a la longue
nous n'allons pas voir la guerre.

Et M^{re} René de répondre

- Pensez-vous M^{re} L..... cela va
peut être s'arranger. et puis après tout
s'il faut y aller nous y irons. Il ne
faut pas s'inquiéter pour cela.

Après un moment de causeries nous
nous portons faire nos courses
Partout on entend parler que de guerre
tout le monde est sur le même discours

27
Mes courses furent finies il était trois
heures j'avais donc le temps de me pro-
mener un peu.

Machinalement je vais vers la poste
et a quatre heures un employé
de cette maison sort, un morceau
de papier a la main, un pinceau et
un petit flacon de colle de bureau. et
se met a afficher cet ordre sur l'en-
trée des bureaux. et chacun de s'ap-
procher pour voir ce qu'il y avait
de nouveau.

Tous changèrent de figure. les gens
devenaient a la fois gris et tristes
Nous allions nous battre contre cette
Allemagne qui nous avait fait tant
de mal en 1870. mais pour cela
il allait falloir quitter son foyer
tous ceux qui nous sont chers.

Femmes. enfants. parents. fiancés
amis. mais qui n'importe le devoir
avant tout. Comme le dit si bien la
Chanson. Car le papier que venait
de coller l'employé sur la porte de

25
C'est la fête a Change demain me dit
M^{re} René.

Nous arrivons a Laval. vers Deux heures
je met mon cheval a l'écurie et le
patron dit.

- Vous allez faire vos courses pendant
que je vais faire les miennes et vous
attendez le cheval vers quatre heures et demi.

- Entendu Monsieur.

Le maître de l'hôtel qui se trouvait
là. nous dit en dénouant les filets de
sont tablier.

- Que pensez-vous de la situation
mémiers. Craquez-vous qu'a la longue
nous n'allons pas voir la guerre.

Et M^{re} René de répondre

- Pensez-vous M^{re} L..... cela vait
peut être s'arranger. et puis après tout
s'il faut y aller nous y irons. Il ne
faut pas s'inquiéter pour cela.

Après un moment de causeries nous
nous portons faire nos courses.

Partout on entend parler que de guerre
tout le monde est sur le même discours

26
Mes courses furent finies il était trois
heures j'avais donc le temps de me pro-
mener un peu.

Machinalement je vais vers la poste
et a quatre heures un employé
de cette maison sort, un morceau
de papier a la main, un pinceau et
un petit flacon de colle de bureau. et
se met a afficher cet ordre sur l'en-
trée des bureaux. et chacun de s'ap-
procher pour voir ce qu'il y avait
de nouveau.

Tous changèrent de figure. les gens
devenaient a la fois gris et tristes.
Nous allions nous battre contre cette
Allemagne qui nous avait fait tant
de mal en 1870. mais pour cela
il allait falloir quitter son foyer
tous ceux qui nous sont chers.

Femmes. enfants. parents. fiancés
amis. mais qui n'importe le devoir
avant tout. Comme le dit si bien la
Chanson. Car le papier que venait
de coller l'employé sur la porte de

L'établissement contenait ceci :
Ordre de mobilisation générale, à
partir du 2 août 1914 à minuit

Cette inscription avait produit une grande émotion dans tout le public qui se trouvait présent à l'heure de l'arrivée de cette nouvelle qui nous apprenait presque le déclenchement du grand fléau que nous redoutions. La Guerre. Quelques minutes plus tard le tambour de la ville nous annonçait cet ordre sur la voie publique. Aussitôt l'on entendait de tous côtés chanter la Marseillaise. Tous étaient émus et en même temps contents de pouvoir faire leur devoir.

Comme je descendait le perron du bureau de poste j'aperçut M^{re} René qui venait voir ce qui se passait, pour que tout le monde fut au courant.

En me voyant lui je m'empres-
 sais de lui dire :
 Cette fois, ça y est, Monsieur.

« Ça y est quoi ? » me répondit-il
 - Mobilisation générale à partir de
 demain matin.

- Vous niez, me dit-il.

- Non, Monsieur venez voir l'ordre
 qui vient d'arriver. Et puis c'est
 ce que ce tambour annonce au
 milieu de la place.

- Ah, Ah, alors quand partez
 vous Jean.

- Samedi Monsieur.

- Moi aussi dit-il.

- Eh bien nous partirons ensemble
 seulement moi je rejoins ici au
 124^{ème} d'Infanterie, et vous.

- Moi je vais à Chartres au
 26^{ème} d'Artillerie. Seulement je
 vous quitterai demain, pour voir
 ma famille avant de me
 mettre en route.

- Vous avez raison Jean, c'est la
 moindre des choses. Vous n'avez
 qu'à prévenir Madame en rentrant
 Maintenant attélez le cheval et nous

allons rentrer a F.....
Ma pauvre mere vat-elle se faire de la
peine car mon frere Guy ^{part} et mon beau-
frere aussi. me dit M^e René. et puis
vous et Mathurin. il vat y avoir un
grand vide a la maison.

Combien party-vous de votre famille
me demanda-t-il.

- Monsieur pour le moment je suis
seul. mais mon frere vient de subir
une operation et est en convalescence
en ce moment. Ont ne sera certaine-
ment pas longtemps avant de le faire
rejoindre. avec ce qui se passe.

- Ca depend on ne peut pas le faire
rejoindre s'il n'est pas gueri.

Nous partons de Laval apres avoir but
une bouteille que M^e paya a l'occa-
sion de cet evenement.

En passant par Changé le village
avait changé d'aspect. les camelots
démontait leur baraque. leurs femmes
assises sur les caisses de marchandises
pleuraient.

Parmi les habitants. les hommes
parlaient entre-eux dans la rue.
Sur le seuil de chaque porte une
ou plusieurs femmes. se tenaient
silencieuses. les larmes aux yeux.
le mouchoir a la main.

Les enfants avaient interrompu leurs
jeux. en se demandant. ce qu'il pou-
vait y avoir pour que tout le monde
se fut trouvé changé en si peu
de temps. mais ces pauvres petits
ne comprenaient rien.

Plus loin une auto nous dépasse
c'est un taxi de Laval. qui trans-
porte ~~les~~ gendarmes chargés de
surveiller toute la campagne.

Ont traverse le bourg d'où nous
dépendons. tout le monde le sait
déjà. les gendarmes sont passés
et partis plus loin.

Ont arrive a F..... M^e Del...
..... nous demande ce qu'il y a
que l'on entend de tout côté
les cloches sonnent le tocsin

Il aurait-il le feu quelque part deman-
de-t-elle. par la fenêtre de sa chambre
- Oh non maman. dit M^{me} René. laissez-
moi monter. je vais vous dire ce
qui se passe. quand je suis près de vous.

M^{me} René descend. je conduis ma
voiture à la basse-cour. ou je trouve
Mathurin le garde chasseur à qui
j'apprends la nouvelle. sans trop
le surprendre.

Je te l'avais dit me répondit-il tu
ne voulais pas me croire. Eh bien
ça y est. C'est pour cela qu'il y a un
quart d'heure j'entendais le clairon
du côté de St-Jean.

Quand est-ce que tu rejoins.
Je lui dit le jour. et à quel régi-
ment.

- Moi aussi je rejoins lundi. mais à
Brest dans un régiment de Colonial
comme sergent.

Eh bien. dit donc Jean faut pas s'en
faire tout le monde ni rester pas à
la guerre.

Laisse ton cheval. je vais le déleler
il est temps que tu ailles mettre
ton couvert et préparer la salle à
manger.

Il était six heures et demi. et les pa-
trons mangeaient à sept heures.
Mais en arrivant je vis que le cou-
vert était mis et ma salle prête.

La femme de chambre avait fait
mon travail ayant peur que je ren-
tre en retard.

La demi heure se passa à parler de
la situation dans laquelle se trou-
vait le pays depuis quelques heu-
res. et les larmes ne furent longues
à venir. la cuisinière avait quatre
frères qui partaient. la femme de
chambre un frère et son fiancé
la femme de pique sont fils. la
jeune femme de chambre de M^{me} René
sont père était en âge de servir le
pays aussi.

Le dîner fut triste. il n'y avait
que Mathurin et moi qui parlions

déjà des nos futurs exploits. A nous entendre. out en tuera quelques-uns de cette race prussienne qui voulait nous battre. et qui nous cherchait querelle depuis plus de quarante ans.

Le soir M^{me} De C..... me fit demander dans le salon. et me dit

- Jean. vous voulez partir demain pour voir vos parents avant de rejoindre votre régiment. vous avez raison. votre famille sera contente de vous voir.

Donc je ne peut vous retenir et vous partirez à l'heure que vous voudrez et avant vous voudrez me trouver afin que je vous donne ce que je vous doit pour les quelques jours que vous avez été à mon service.

Bien Madame. je ferai mon possible pour partir de bonne heure. Vers onze heure M^{re} René venait me trouver dans ma chambre et me demandait.

- A quelle heure partez vous Jean demain matin.

Ben. Monsieur. je ferai mon possible pour partir de façon à pouvoir aller à la Messe à Choigné ou à Laval en passant. C'est-à-dire vers 5 heures.

- Eh bien ce n'est pas cela. si vous voulez, prenez le cheval et la voiture vous conduirez les autres domestiques à la Messe de six heures à St Germain et en rentrant je vous prendrai avec l'auto et vous conduirai jusqu'à Laval vous irez toujours un peu plus vite.

- Merci Monsieur. je ne demande pas mieux mais il ne faut pas que cela dérange Monsieur.

- Non. non. ne craignez rien. il faut que j'aille en ville et vous en profiterez un peu.

- C'est entendu Monsieur. je vais préparer mes affaires ce soir et je serai prêt en rentrant de la Messe. Merci bien M^{re} René

ça n'a rien de la peine. du moment que cela vous rend service

36
2 Aout

Nous partons quater domestique à la Messe après laquelle nous buvons deux un délit la dernière bouteille pour ne peut être plus se revoir.

En rentrant à F..... l'auto était prête. Je n'avait plus qu'à me rendre fait de Mme

Ce que fit en arrivant

- Jean me dit-elle voilà ce que je vous doit plus ceci pour vous.

C'est vous qui avez ma dernière pièce d'or. Je me trouvais justement dépourvu de louis, en ce moment ce n'est pas facile. Allons. Je vous souhaite bonne chance. et espérons que vous réussirez à vous en tirer. Sans accident je serais toujours heureuse de vous voir revenir chez moi.

- Et moi aussi Madame.

- Allons je veux pas vous retarder au revoir Jean. Bonne chance.

- Au revoir Madame, merci Madame bonne chance à ces Messieurs

- Merci Jean.

Après avoir donné à Mathurin le prochain rendez-vous à Berlin. Je fus dire au revoir à tous les domestiques. et ensuite faire un dernier tour dans ma chambre. Je me munis d'une petite valise.

M^{re} René m'attendait, dès que je fus près l'auto se mettait en marche et nous voilà parti. Nous n'eumes pas le temps de voir grand chose. l'auto filait vite. et fumes bientôt rendu à Laval.

M^{re} René me laissa sur la grande place ou je lui fit mes adieux.

- Ne vous en faites pas Jean me dit-il. nous serons bientôt de retour. mais avant il faut que nous fassions du bon travail. j'espère que l'on s'en tirera quand même.

Allons au revoir Jean et bonne chance

- Au revoir Monsieur René. les mêmes souhaits pour vous. et espérons que nous nous reverrons bientôt.

- Mais oui dit il en s'éloignant.

De là je fut porter ma valise chez la fiancée. qui vous le devinez, pleurait depuis qu'elle connaissait la nouvelle.

Je promis revenir le lendemain. passer un bon moment avec elle. et sur ce je me mis en route pour aller voir ma famille avant de partir pour Berlin comme l'on disait tous.

J'arrive à midi tous étaient heureux de me voir. d'autant plus que l'on croyait que j'allais partir sans venir à la maison.

Mon frère était en convalescence et le mercredi suivant il devait passer la visite pour une prolongation qui il avait demandé ne se sentant pas assez guéri pour reprendre son service au quartier mais il me demanda avis.

- Jean dit-il. j'ai envie de faire disparaître ma demande de prolongation.

- Mais si tu n'es pas guéri aussi

- Oh si ça peut aller. et puis c'est la guerre et tu parts je veux partir aussi

- D'accord comme il te plaira. je ne peux rien te dire. tu sais ce que tu as à faire.

Mes parents étaient attristés du fleau qui venait de tomber sur le pays.

La journée fut courte. on savait que le lendemain on partirait pour revenir quand, on en savait rien

Un de mes camarades, un auxilliaire qui ne partait pas me prêta sa bicyclette pour le voyage jusqu'à Laval. Comme je devais être rendu à la gare avant neuf heures d'après mon ordre de mobilisation.

3 août - De bonne heure je fus debout. et je fis mon petit paquet. et à 7 heures 30 j'enfourchai la bicyclette. après avoir dit au revoir aux chers miens. qui tous à devinez étaient dans un chagrin profond. Mon père. ma mère me voyaient disparaître se disaient entre eux.

- Le Voilin qui part nous ne le reverrons plus. il lui arrivera malheur

Tous les gens que je rencontrait disaient :

Bien. en voilà encore un qui part aussi

Enfin au premier pays. je me trouvais avec plusieurs camarades qui dans le cas de tous rejoignaient aussi Laval.

Baptiste L..... allait au Mans.

Pierre P..... a Mayenne.

Jules B..... au Mans.

Tous les quatre avions nos valises et nous fîmes donc la route ensemble. jusqu'à dans un café où je les quittais pour les rejoindre plus tard.

Il fallait que j'aille chercher la valise que j'avais laissée la veille. mais contrairement à ce que j'avais promis. je ne fus que quelques minutes dans mon tour. Prétextant que le train partait tout de suite. et qu'il fallait que je me rende à la gare tout de suite.

Voyant les larmes il ne fallait pas que je reste trop longtemps. un départ brusque comme j'en avais fait un le matin chez mes parents. valait mieux et faisait beaucoup ^{moins} de mal. aussi bien au partant qu'à ceux qui restaient.

Donc je partis vivement. et je fus trouver mes camarades qui m'attendaient. il était 9 heures. le train partait à neuf heures 30. L'embarquement ne fut pas long. chacun connaissait sa direction et chacun se pressait pour avoir une place. Comme s'il n'y avait

pas eût d'autre train que celui là. Ce fut la Marseillaise souvent aussi que d'autres chansons.

Baptiste L..... et moi ne fûmes pas les moins de bruit dans le compartiment où nous étions. C'était un wagon à marchandises aménagé pour ces transports. Le matériel en avait été prévu d'avance.

Jules B. était dans un coin et ne disait rien il avait du mal à se maintenir.

Je quittais donc ces deux bons amis au Mans sans oublier de promettre de boire une bouteille de Champagne le jour où nous reverrions ensemble le pays.

Je ne suis plus que seul parmi beaucoup d'autres que je ne connais pas. mais c'est la guerre et nous sommes tous frères. et nous marchons tous pour la même cause.

Aussi nous nous distraions ensemble. jusqu'à Chartres où quelques-uns descendent avec moi et les autres filent sur Rambouillet, Versailles. Paris et plus loin encore.

Mon premier coup d'œil fut pour voir s'il n'y avait pas de vieux copains que

12
j'avait comme en faisant mes deux ans
de service en temps de paix.

Et j'aperçus Auguste F. ancien chauffeur
chez Mme De P. que je connaissais
depuis longtemps. et qui rejoignait au 26^{me}
lui aussi.

Ce fut donc avec lui que je me rendis
au Quartier Rapp. pendant que d'autres se
rendait au Quartier Marceau ou était le
102^e R^e d'Infanterie.

Quand nous fûmes rendus. un officier, un
Commandant me dit qu'il fallait que
j'aille au Quartier Oboville ou je rejoindrai
la 7^{me} Batterie à laquelle j'étais affecté.
te pour la formation.

Je quittais mon camarade. pour me rendre
au Casernement que l'on m'avait indiqué
et où j'avais d'ailleurs fait une période de
23 jours peu de temps avant.

Il faisait presque nuit quand je fut
rendu. et tout de suite je me dirigeais
vers le ~~bat~~ bâtiment de la 7^{me} où je trouvais
quelques amis et le Maréchal des Logis chef. T....
qui me dit en me voyant arriver:

13
- Ce voilà revenu, toi grand gas... tu ne veux
plus nous quitter. Il y a à peine trois
semaines que tu es parti d'ici.

- Mais oui chef. que voulez-vous puis-
qu'il faut revenir & nous revenons. mais
cette fois ce n'est pas pour la même cause

- Alors ça va toujours bien quand même me
dit-il en me tendant la main.

- Toujours très bien et vous chef.

- Ça va mon vieux Demault et comme
tu vois ou ne s'en fait. quest ce que tu
veux c'est la guerre.

Alors. tu viens à la 7^{me}

- Oui chef. le Commandant de Rapp m'y
envoie.

- Eh. bien. je vais finir de faire charger
ce fourgon, puis tu viendras avec nous
car la batterie se forme dans un petit
patelin à côté. à Lamiout.

- Bon je vous attendrais.

Quand la voiture fut chargée. je montais
avec le grade et nous voilà parti pour
la brigade en question qui n'était d'ailleurs
pas très loin.

14
En arrivant me dit le chef. Tu vas venir au bureau du Capitaine J..... qui commande la batterie car il veut voir tous ses hommes quand ils arrivent.

Quelques minutes plus tard nous étions rendus et en descendant de voiture. Je fus tout de suite appelé par quelqu'un que je reconnaissais à la voix mais ne pouvait identifier.

En m'avanceant je pus reconnaître le Maréchal des Logis Yves B..... que j'avais connue autrefois en temps de paix et avec qui j'étais ~~très~~ très ami.

- Bonjour mon cher Demault. me dit-il
Comment vas-tu.

- Très bien et vous Maréchal des Logis.

- Il n'y a plus de vous maintenant dit-il
out est tous copains donc il faut me tutoyer.

- Entendu que je lui répond.

- Eh dis donc Demault est que tu es pris par quelqu'un.

- Non, je viens d'arriver avec le chef qui m'emène au bureau du Capitaine

- Ah bon, eh bien alors si out te demande

15
tu diras que tu es à ma pièce la Leune. Tu seras avec Noël B..... avec qui tu était grand ami dans le temps.

- Ah bon. alors ça me plaît tu feras compter sur moi. maintenant c'est pas tout ça il faut que j'aille voir le capitaine.

- Viens avec moi je vais te conduire, me dit le sous-officier.

Le Capitaine que je ne connaissais pas. me demanda différentes choses :

Vous êtes conducteur.

- Oui mon Capitaine

- Quelle classe.

- Classe 1909 mon capitaine.

- Qu'est-ce que vous faites dans le civil.

- Valet de chambre mon capitaine.

- Alors vous savez conduire les chevaux puis - que vous l'avez fait en temps de paix.

Bien c'est tout ce que je voulais. demain je vous affecterai dans une pièce.

- Yves B..... qui était derrière moi lui dit je le prendrais bien moi. mon capitaine il m'en manque encore un.

- C'est ça B..... prenez le. et inscrivez-le

sur votre contrôle de pièce.

- Oui mon Capitaine.

Et partir de ce moment là je comptait à cette chère quatrième pièce ou j'avais autrefois fait une partie de mon service actif et ou j'avait même fait une période de 23 jours. La guerre voulait que je revienne paraître de nouveau sur le registre du chef de pièce.

Arrivé à cette pièce qui était logée dans une grange. hommes, chevaux et matériel.

J'eus la satisfaction de retrouver quelques jeunes que j'avait connus quelques jours avant.

- Bonjour Demault me dirent-ils. tu nous avait pourtant dit que tu ne revien-
drai pas tout de suite au 25^{ème}.

- En effet je l'avais dit mais c'est un cas auquel je ne pensais pas celui, là n'ayez pas peur si ce n'était pas la guerre. je ne serai pas revenu sitôt. mais faut pas s'en faire.

Je regardais autour de moi et je ne voyais pas celui que je cherchait.

- Qui est Noël B..... demandai-je

- Il est parti au listro avec d'autres réservistes me répond Jules P..... qui était désigné pour faire le cycliste du capitaine. Et nous fumes le trouver. ~~Et~~ Sans plus tarder.

Des qu'il me vu: Bien voilà Jean.

- Comment vas-tu mon cher Jean.

- Bien bien et toi.

- Ça va comme tu vois et out ne s'en fait. C'est vrai que celui qui se fait du chagrin n'en n'est que plus malheureux me dit-il.

- Oui tu as raison. il ne faut pas s'en faire du tout. il arrivera ce qu'il aura d'arriver.

- Ça ne fait rien dit-il out ne pensait pas à cela. l'autre jours que nous avions fini notre période et que tu est venu casser une croûte chez moi en passant au Mans.

- Ah non. alors. je n'y pensait pas du tout moi toujours. Ou fait. je suis retourné chez toi ce matin en passant. Le train avait un peu d'arrêt. et j'ai vivement filé.

18
jusqu'à ta maison où j'ai trouvé ta
femme et ta belle mère en larmes. qui m'ont
dit que tu étais parti depuis le matin.
Elles ont paru contentes que je venais pour
te chercher. mais au fond - j'aurais mieux
fait de ne pas y aller car cela leur a sûre-
ment fait plus de mal que de bien.
Malgré cela. je te dirai que j'ai été très bien
reçu. mais ces pauvres femmes se faisaient
de la peine. et je t'assure que j'aurais mieux
aimé ne pas y être allé.

- Que veux-tu me dit-il. tu as fait pour
bien faire. il n'y a pas grand mal. mais
tu penses je venais de partir. c'était forcé.
Mais dis donc Jean. il y a-t-il longtemps
que tu es arrivé.

- Non. j'arrive à l'instant.

- Il faudrait que tu vois Yves B. il
te prendrait avec moi à la quatrième

- Mais mon cher ami c'est fait. il m'a
vu en arrivant alors j'ai été affecté
tout de suite.

- Ah ben. alors ça va tout seul et com-
me cela nous serons ensemble. cela me

plait beaucoup. car comme conducteur
nous ne sommes que tous les deux de
réserviste. nous nous connaissons. et
puis Yves B. est bon garçon.
Je crois qu'avec lui - ça ira tout pour
le mieux.

- Je suis de ton avis. je me plait mieux
à cette pièce avec toi et lui. qui a n'im-
porte la quelle. surtout que nous nous
connaissions de vieille date déjà

- Ah. c'est pas ça me dit Noël il faut que
nous allions rejoindre la chambre à cou-
cher. maintenant. il commence à se
faire tard. et puis je n'ai pas dor-
mi beaucoup la nuit dernière. et la
fatigue du voyage. je crois que je vais
frousser un bon roupillon cette nuit.

- Moi aussi. mais nous avons de la
plume de six pieds comme matelas
cette nuit.

- Non c'est du foin de Luzerne.

- C'est un peu moins long. mais ce
n'est pas moins dur. mais ont s'y
habitue vite. C'est les premiers jours.

50
qui seront les plus durs.

La chambre fut vite préparée. un trou dans le tas de foin de façon à avoir un bon édiéon sur les pieds. la tête enveloppée dans son mouchoir. et en peu de temps tous dormaient comme dans un bon lit.

On ne voyait plus que quelques têtes qui dépassaient la surface du tas de fourrage.

- A demain les amis cria Noël B. et vivement que l'on fiche le camp à la frontière

- Et ensuite direction de Berlin. dit une autre voix que je ne connaissais pas.

4 Aout - Tout le monde fut réveillé de bonne heure et brigadier un français charmant garçon. commanda un homme pour aller chercher le café à la cuisine de la batterie qui était installée au pied d'un mur dans une cour voisine. Quand le jus fut distribué Noël B. me prêta son quart afin que je puisse y goûter à mon tour puis tout le monde se leva.

C'est chic dit Jules P. il n'y a pas besoin de plier ses couvertures ici

51
Charles P. répondit à son tour - C'est du travail de moins pour le fourrier il n'aura pas besoin de passer de revue de literie.

- Oui mais en attendant dit Noël B. cela ne m'empêche pas d'avoir les côtes allongées ce matin.

- Et moi j'ai mal au reins repliquai-je à mon tour.

- C'en fais pas ça se passera dit Yves B. en riant. en attendant vous allez tous venir avec moi pour que nous touchions du harnachement neuf pour nos chevaux.

Sauf Demault. il faut qu'il aille se faire habiller.

Vous le conduirez L. dit-il en s'adressant au Brigadier, car il ne sait pas où se trouve le magasin.

Et je partis avec le gradé désigné où je retrouvais le chef. qui m'habilla tout à neuf. et je vins à la grange. où je trouvais les servants qui rangeaient des obus. et Charles P. le maître porteur

52
donnait un coup de chiffon a son canon
qui avait pris un peu de poussiere la veille
Ca est pour servir le desert aux prussos.
me dit-il. tu connais ça a servir un desert
toi qui est valet de chambre.

- Oui mais je n'en ai pas encore servi
de ce genre. mais il y a un commen-
cement a tout.

Louis M..... un conducteur de une piece
arriva la et me dit il y a Yves B.....
qui te demande. viens avec moi

Il m'emmena dans une autre grange
ou se trouvait quelques chevaux amenes
du Quartier. et tout un tas de har-
nais qui venaient d'être apportés.

Le sous-officier me dit : Demain tu
sera conducteur de milieu au caisson.
maintenant prend les harnais qui sont
la et c'est apres midi nous allons tou-
cher des chevaux. je t'en donnerai
deux. que tu t'occupera en permanence
ce seront tes chevaux et il faudra y
faire bien attention. car ont ne touchera
peut-être pas des chevaux comme vous

53
voudrons et j'espere que la quatrieme
piece ne restera pas en panne.

- Oh non disions-nous tous a la fois.
L'apres midi fut donc employé a aller
chercher des nouveaux chevaux qui venaient
d'être requisitionnés dans les fermes des
alentours.

Ont m'en donna deux : Minerve et Aspirant
Minerve était une jument venue du Quar-
tier et Aspirant cheval venant d'une
ferme tout près de Chartres.

Avec ses deux chevaux la jespere que
ça ira me dit Yves B.....

- Je pense que oui lui repondis-je.
mais ces chevaux de ferme ne sont
pas habitués a si peu de nourriture
et a trotter comme nous faisons.

Il faudra bien qu'ils s'y habituent me
dit Auguste L..... le conducteur de
derrière du canon.

Le chef de piece nous dit ensuite :
Il faut que vous rangiez tout cela com-
me il faut car il y a des chances
pour que le capitaine fasse une ^{vue} ~~certificat~~

34
demain. alors il ne faut pas qu'il nous
fasse de reproches pour le ~~deuxième~~ premier jour
qu'il vient.

Entendu je vais m'en occuper dit le
Brigadier E..... qui était affecté à notre
pièce aussi. Et ce fut fait dès le soir.

Quand nous eumes mangé la soupe
Noël B..... me prit à part et me dit
- Viens-tu avec moi Jean.

- Ou vas-tu que je lui répond.

- Je vais à Chartres. viens avec moi out
vat aller boire une bonne bouteille chez
le père Segouin ou nous allions en
faisant nos 23 jours. et en plus ça
vat nous distraire un peu.

- Allons. que je lui dit mais out ne
vat pas être trop longtemps.

Nous voilà partis tout en parlant que
la guerre était déclarée de la femme
que l'ennemi avait violé la neutralité
de la Belgique malgré que celle-ci
c'était défendu énergiquement.

- Que veux-tu me dit B..... cette femme
Belgique n'avait presque pas de

35
soldat. le service n'était pas obliga-
toire chez elle.

- C'est entendu. mais qu'est ce que l'on
attend ici nous autres que nous n'allons
pas à son secours.

- Ben mon vieux me dit-il. chaque
région à son heure de départ. la
notre n'est pas encore soulevée. t'en
fais pas il n'y en a d'autres labas.
qui font peut-être du bon travail
en ce moment.

- Oh oui. le 75 doit cracher feu de
bon.

Chartres n'était pas loin. aussi après
une demi-heure de marche nous fumes
revenu.

- C'est voilà mes anciens chers dit le
maître de l'hôtel en nous voyant arriver.

- Mais oui M^{re} Segouin. comment
que ça vat.

- Toujours petit à petit dit-il.

- Vous venez d'arriver peut être..

- Oh non il y a déjà deux jours.
c'est-à-dire que nous sommes arrivés hier

56
Mais nous ne sommes pas à Chartres. notre batterie est en formation à Lamont

- Mais comment êtes vous venu.

- Et à pied parbleu.

- Oh mais est vrai vous avez encore de bonnes ~~et~~ jambes à votre âge.

- Ah et puis quoi c'est la guerre. on n'a pas voulu partir sans venir vous voir.

- C'est très gentil mes enfants. allons c'est pas tout ça. quel est ce que vous prenez.

- Une bonne bouteille comme d'habitude le temps, dit B.

- Entendu je vais aller vous chercher ça dans le casier du coin.

Et quelques minutes plus tard il revenait avec une bouteille couverte de toiles d'araignées et de poussière.

- Ça mes enfants est du bon mais il n'y en a plus guère. malheureusement. il ne faut pas le dire à une femme car elle rouspéterait encore.

- Oh non n'ayez pas peur. mais

57
vous allez trinquer avec nous M^{re} Segouin
- Mais j'espère bien et puis c'est moi qui pose cette fièle là.

- Mais vous êtes trop amable.

- Ne vous en faites pas. j'en garderais encore une pour le jour que vous vendriez me voir en rentrant après avoir reconduit les prussiens jusqu'à leur Capitale.

- N'ayez pas peur si vous revenez nous viendrez vous voir. vous pouvez être sûr.

Notre conversation dura un moment puis il fallut penser à s'en aller.

À notre arrivée dans la grange tout le monde dormait. aussi il fallut craquer une allumette pour ne pas marcher sur les copains.

- Attention au feu avec nos allumettes pensions nous ensemble.

La nuit fut très bonne. chacun dormait comme dans un bon lit. Chacun rêvait entendre le canon et voyait déjà les Allemands s'enfuir.

51
5 Aout.

Je vais au fus a mon tour dit Noël B. ...
en se reveillant ça vat me rappeler le
temps ou j'étais bleu en 1910.

Sur cette parole tout le monde c'était
reveillé et chacun disait son petit mot.
en parlant toujours du bon lit que
nous avions. mais out l'avait déjà
trouvé moins dur que la nuit précédente
- B..... arriva avec un seau plein de
café et se prépara a en faire la distri-
bution.

- Ne bougez pas dit-il je vais vous
servir ça au lit. comme je faisais
quand je servais mon ancien en temps
de paix.

Le chef de pièce arriva peu après et
nous dit :

- Les amis aujourd'hui le Capitaine
passe une revue de détail donc il
faut que vous alliez au magasin
toucher ce qu'il vous manque encore
dans votre paquetage. et il faut que
tout soit réglementaire.

Le Capitaine passe sa revue a 13 heures

moi je la passerai a midi et je
verrai si vous manquez encore quel-
que chose.

Et en plus dit au Brigadier. il vous
que vous alliez chercher au bureau
du chef mon sabre, le votre et celui
de P..... le maréchal qui est affec-
té à la pièce. Ils sont revenus de
l'armisage. vous les apporterez
ici.

- Bon sang. dit Lucien G... les sabres
sont déjà armés. Gare les fuscos
vous aurez chaud a votre veste.

Out fut donc touché ce qui nous
manquait. des brasses surtout car
nous les avions tous ~~et~~ oubliés.

Ceci fait out installa la revue
et B..... vint la voir des quelle
fut prête.

Vous avez tous des cartouches dans
votre étui a revolvers. dit il a tous
les conducteurs.

Coutre répondent que non.

- Ah vous me faites l'effet de drôle

de guerriers si vous partez à la guerre sans cartouches.

- Allez vivement trouver le Maréchal des Logis Fourrier et demandez lui le compte réglementaire de cartouches pour tout le monde de la pièce, y compris les servants et les conducteurs. dit au Brigadier. C.

6 aout - La journée n'eut pas beaucoup de changement avec les autres. Nous continuions à nous habiller et ranger tout le paquetage de campagne. Le capitaine passa la revue de détail qui il devait passer la veille après laquelle il nous donna quelques paroles d'encouragement pour entrer dans la grande lutte contre l'Allemagne.

Puis s'adressant à notre Chef de pièce, il lui dit

- B..... C'est après midi tout le monde pris à partir, avec paquetage complet et les chevaux harnachés et attelés sur les voitures. Tout le monde prêt pour 15 heures

Tous furent prêts sauf quelques hommes réservistes venant de la Cavalerie qui n'étaient pas au courant de l'attelage

d'artillerie. Les camarades y mirent la main et ce fut prêt en peu de temps. Le Capitaine y..... arriva et nous voilà parti faire un petit tour en dehors du camp. Pour voir si tout le monde suivait bien. Quelques observations furent faites par notre officier et nous rentrâmes.

Cette promenade fut arrosée d'un orage qui nous valut à tous une tempête bien en règle.

7 aout - Dis donc Demault me dit Noël B... j'espère qu'il va faire un peu meilleur temps aujourd'hui.

- En effet moi j'ai eu le grand frisson cette nuit avec mon manteau qui est tout trempé.

- Si il ne fait pas de soleil aujourd'hui dit le trompette F..... je vais aller voir la petite mère dans la ferme à côté pour qu'elle le fasse sécher à son feu.

- Ah puis si il ne veut pas je vais faire de l'œil à sa fille.

12
- Je pense bien dit Louis M. elle
n'est pas si mal que cela cette petite bonne
La 3^{ème} Pièce est bien là dans cette
forme.

- Eh dites donc les gas nous dit le sous
officier en entrant. C'est pas tout ça
il faut se lever la dedans et puis aller
faire du pansage un peu et les servants
nettoieront la grange.

Et puis il faut être tout prêt ce soir
car nous embarquons demain matin
à huit heures.

Ont devrai déjà être parti répondent
quelques uns d'entre nous.

Pourquoi dit B.

- Eh bien Marechal des Logis puisque
nous sommes prêt

- Mais ne vous en faites pas nous dit-
il. tout est prévu d'avance

Chaque regiment par le four qui
lui est indiqué. il y en a de
rendus n'ayez pas peur.

Le soir plusieurs camarades et moi
nous faisons une petite ballade

53
jusqu'à Chartres et nous allons
voir le Coletier chez qui nous man-
geons en faisant les 23 jours.

Et nous rentrons un peu enivré par
le bon vin de ce brave homme qui
nous régala de bonnes bouteilles puis
que nous partions.

6 tout Nous fûmes réveillés de bonne heure
sachant que nous partions. Tous
étaient debout à la distribution du
Café.

à sept heures nous partions de
la Mont, pour Chartres. après a-
voir fleuri nos chevaux et nos voi-
tures des fleurs que nous donnait
les braves gens que nous quittions

- Ne vous en faites pas la petite mère
disait T. à une fermière du
village. ont sera de retour pour
le 1^{er} janvier et les prussiens seront
dans le lac avant peu

Ont vous enverra des cartes de
Berlin quand ont sera rendu
N'ayez pas peur nous penserons à vous.

64
- Moi aussi dit la bonne velle.

Et nous voilà parti. Dans Chartres pendant toute la traversée de la ville ce ne fut que fleurs partout.

Que le Chant de la Marseillaise de tout côté.

Un train était préparé pour nous.

Chaque sous-officier forma des équipes les uns pour embarquer les chevaux, les autres pour le matériel.

L'embarquement ne fut pas long, et comme le train ne partait pas tout de suite. Ce fut le tour du ravitaillement en vin. Chacun emportait son bidon pour le voyage et nous apportions même quelques bonnes bouteilles.

Nous avions presque tous acheté des drapeaux. Insignes du pays pour qui nous allions nous battre.

Les braves gens de la ville venues à la gare en raison de nous voir partir, nous distribuaient mille cadeaux. L'une autre, je vois encore

65
un brave commerçant, nous distribuer chacun un papier à cigarette. Puis ce fut des fleurs, tout couverts de fleurs étaient nos wagons.

Le train parti, nous en étions entendant le bruit de la locomotive nous entendant la Marseillaise de tout côté, et la nous voyant disparaître derrière nous, la ville de Chartres.

Surmontée des deux grandes fleches qui ornent si bien la Cathédrale. Chaque fois que le train s'arrêtait ce n'était que fleurs et cadeaux.

Surtout dans les gares de Maumont - Rambouillet - Versailles -

Et plus tard l'on voyait s'élever sur les lignes de ceinture à Paris quelque chose de beau, c'était des fleurs, des drapeaux tricolores de toutes grandeurs.

La dessous était caché quelque chose.

Oui en effet, vers le milieu de cette haie fleurie qui marche seule.

55
et laissant flotter au vent les couleurs
de nationales.

Mais il doit se cacher quelque chose
dans le buisson.

Oui en effet, en tête des hommes
chantent, au centre des voitures
que l'on voit à peine, sous les
branches et les drapeaux. Celles que
l'on voit les mieux, et qui sont
les plus sacrées. Ce sont nos 75
qui paraissent comme déjà frappés
avec un bouquet de fleurs rouges
sur la bouche ou dirai déjà le
feu qui doit en sortir.

Un drapeau sur chaque bouchier
indiquant l'abri de vous tous.

Plus en queue se trouve les chevaux
que quelques hommes garde.

Je suis du nombre. Je suis garde
descendie avec mon camarade Boël B....

Notre passage aux alentours de Paris
fut salué par tous les Parisiens
venue voir passer tous les trains.

Des fleurs, des fruits, du tabac abou

62
drait dans nos vagons.

Le train s'arrête sur la grande ceinture
plusieurs des hommes descendent mal-
gré les récriminations du capitaine J...
qui se doutait de ce qu'il allait arriver.
Pour mieux faire remonter tout le mon-
de lui aussi descendit et se préparait
à passer tout le long du train quand
subitement le coup de sifflet fut donné
par le Conducteur et tous ceux qui étaient
descendus, s'embrassèrent de remonter
mais un seul manqua son coup et
retomba sur la voie étant Perri D.....
ordonnance du Lieutenant D..... de l'Etat
Major. Un sous-officier de l'échelon
le Marechal des Logis M..... descendit
du train quoiqu'en marche, pour cela
vint l'homme tombé, mais tous les deux
ne purent remonter et furent obligés
d'attendre un train suivant pour nous
rejoindre. Le capitaine qui avait
vu toute cette manœuvre, n'eut que
le temps de sauter dans le wagon
où je me trouvais avec le camarade

65
Noël B. Nous étions de garde
d'écurie. L'officier vint s'asseoir entre
nous deux sur une botte de paille
après avoir essayé de faire arrêter
le train en agitant son mouchoir
mais la ligne n'étant pas droite le
chauffeur n'aperçut pas les gestes.
Donc le train continuait sa course
vers l'Est et bientôt l'on fut à
Meaux.

Notre Capitaine assis entre nous deux
nous avait, non pas fait peur mais
quelque peu intimidé. D'autant
plus que nous ne connaissions pas
cet officier, qui nous avait été donné
pour très sévère.

Bientôt l'on fut édifié qu'il n'en
était rien. car il nous parla très
amicalement.

Fermez la portière dit-il quand il
vut qu'il ne servait à rien de faire
des gestes.

Puis en s'adressant à moi, il dit
Comment vous appelez-vous

- 67
- Demuault Jean mon Capitaine
 - Et vous ? en regardant mon camarade
 - Noël B. mon capitaine
 - Vous êtes de quelle classe ? continua-t-il
 - Classe 1909 tous les deux mon capitaine
 - Quel profession exercez vous Demuault
dans le civil ?
 - Valet de Chambre, mon capitaine
 - Le métier que vous allez faire vot être
un peu plus dur.
 - Ah ça ne fait rien mon Capitaine
nous sommes tous là pour la même
cause. et puis ce ne sera peut être
pas long.
 - Plus long que vous ne pensez dit-il
mais que pensez-vous de ce que nous
allons faire ?
 - Que vous allons donner une bonne
volée aux allemands. mon capitaine
C'est très bien ça Demuault. et vous
B. quel métier êtes vous ?
 - Mon capitaine. j'ai fait le cultiva-
teur jusqu'à l'âge de vingt ans
puis en entrant du service j'en suis

venue au Mans à la fabrique
de wagons. pour conduire une re-
bouteuse.

- Ou avez vous fait votre service?

- Au Mans mon capitaine.

- Et vous aussi Demuault?

- Oui mon capitaine, nous étions
ensemble. B. était ordonnance
du Capitaine A. qui comman-
dait la septième et moi du Géné-
ral De R. qui commandait
la Brigade d'artillerie.

- Ah bien alors, vous vous retrouvez
dans la même batterie, et avec de
vos camarades. Je ne m'étonne
plus que le Maréchal des Logis B.
tenait tant à vous avoir tous les
deux à sa pièce. Il vous connais-
sait probablement.

- Oui mon capitaine c'était
notre chef de pièce déjà au temps
de paix.

- Alors dit-il nous voilà à
cause le train sarrette. Je vais

rejoindre le Lieutenant M. dit-il
puis il descendit du train en nous
disant de faire bien attention à nos
chevaux, et ne pas descendre sans ordres.

- B. me dit. Il a l'air gentil
ce capitaine. Je crois que nous pouvions
avoir confiance en lui.

- Oui. Je suis de ton avis, il n'a pas
l'air de s'emballer, quand il parle
mais il sait se faire comprendre.

Peu après le train repartait et nous
arrivâmes de bonne heure à Château-
Chierry. puis ensuite Chalons / Marne

19 août

Il faisait jour quand nous arrivâmes
à Chalons. et l'on vit notre train pren-
dre la direction de Verdun, mais il
ne fut pas loin, il s'arrêta sur une
voie de garage au sortir de la gare.
Ensuite les chefs de sections et
chefs de pièce donnèrent l'ordre de
faire ~~for~~ boire nos chevaux avec des
seaux en toile, que nous avons en
quantité suffisante dans chaque
écurie. Puis les servants qui étaient

42
dans un wagon de voyageurs
furent nous chercher le café à la
gare. dans un établissement fondé
par les dames de la Croix Rouge.

- Ou fus là dedans du Suave J.
en arrivant à nous.

- Cuiis ça vat pas faire de mal
ce truc là. moi veux. moi fa-
vais soif.

- C'est que - tu sais c'est tout
tout un travail de faire boire
les chevaux au seau.

- Ah oui. et puis tu sais. les bourdous
ils sont comme nous ils ont soif
aussi.

- Qui dit G. moi veux une
douceur d'huîtres et un kil. de
blanc. ça ne ferai pas de mal
ce matin. tu penses. j'étais à
moitié noir. hier soir.

- Ah. que veus-tu. ça n'arrive
qu'aux vivants. et puis quoi c'est
la guerre. faut pas s'en faire
du tout.

23
- Cuiis dit B. il n'est pas
mouvais le jus. et plus il y a de
la goutte dedans.

- Eh reprends en un peu dit Lucien
il y a du rabiôt. ont ne vat ja-
mais boire tout cela nous autres
et puis fai encore du vin. j'aime
mieux cela pour casser la croûte
ce matin.

- Cui as bien la chance de casser
la croûte toi. figure-toi que le fu-
ment à B. a bequeté ma
boule de pain dans ma misette
cette nuit pendant que je dormais.

- Eh hein t'en fais pas. il n'en man-
que pas dans notre wagon. j'rais
t'en apporter un bout. avant que
le train se déline puis il partit
Cui sais toi. me dit B. pour
quoi. ou l'appelle Barbu se petit
bon homme là.

- Non je n'en sais rien. c'est peut être
parce qu'il n'a pas de barbe du tout.

- Peut être. ce n'est pas la barbe qui le

gène en tous les cas.

Cécile Demault me dit J. ---
qui revenait avec une demi boule
- Merci hein mon vieux barbu. avec
cela et une boîte de serge je vais
pouvoir me caler les fesses.

- as-tu du vin me dit-il.

- Oui, oui, merci j'en ai encore
un peu

Et sur ce nous nous mîmes à
casser la croûte d'un bon appétit
Ça ne fait rien me dit B.
tu as vu le fus à la gnole il
ne vaut quand même pas le
notre. Celui que l'on boit au
pays. avec la bonne eau-de-vie
de cidre

- Ah non alors. il y a une
sacrie différence.

- Cécile attention voilà le train
qui va partir. entends-tu
le trompette de garde qui sonne
qu'il faut remonter.

- Sais-tu comment il s'appelle

ce trompette.

- Oui c'est T. ça a l'air
d'être un numéro celui là.
C'est un partisan qui n'a pas l'air
de s'en faire.

- Il me semble que je l'ai vu
autre-fois ce type là

- Mais je pense bien il est de la
Classe 1907. il a fait sa période
de 23 jours quand nous faisions
nos deux ans. Je me rappelle
même que c'est moi qui lui
faisais le nettoyage de son har-
nachement quand il montait
à cheval.

- En effet il me semblait bien
que je l'avais vu quelque part
Le train partit dans direction de
la frontière que nous avions tant
demandé à voir. et la journée
se passa ainsi dans le train.
quand vers le soir nous pûmes
apercevoir une ville où nous étions
près d'arriver

Arrivés dans la gare. ont voyagé
Verdun partout.

C'est ce qu'ont approché. nous
allons peut être débarquer ici

- Peut être répond B.L.
En tout les cas nous restons un
bon moment dans cette gare

puis ont nous dit que nous
allions débarquer dans une petite
gare pas loin de là à Eugny.

C'est ce qu'arriva il faisait nuit
Nos chefs de pièces se partageant
le travail. Les uns s'occupaient du
matériel et les autres des chevaux
qui furent conduits à l'abattoir
aussitôt débarqués.

Revenus à la gare le matériel était
descendus des wagons. et fallu
atteler sur les voitures.

Et l'on entendit le Capitaine J.
qui demandait si tout le monde
était là.

Cui mon Capitaine. Les répond
le Lieutenant M. les hommes

tombés du train nous ont rejoint
à Verdun. en usant d'un train
qui allait plus vite que le nôtre.

- Premiers section est prêt.

- Pût mon capitaine répondre le
Maréchal des Logis C.

- 2^e section.

- C'est prêt mon capitaine dit l'ad-
judant J.

- Le lieutenant J. s'é-
chelou.

- Bien mon capitaine répondit il
avec une petite voix de femme.

- En avant. marche dit le Capitaine
Et nous voilà parti, pour où?
nous n'en savions rien.

- Il paraît que nous avons
trente cinq kilomètres à faire
jei entendu le Commandant
qui disait cela

- Oh bien alors. ont vut s'ap-
procher sérieusement de la
frontière; tu connais le nom du
pâtelin me demandai B.

48
- On ne m'a pas compris
- Enfin on verra bien quand on
sera rendu et puis après tout
on ne connaît rien par là
- Il m'a dit que le Maréchal des Logis
C... qui connaît paraît qu'il
a été au 61^e d'artillerie à Verdun.
- Qui en effet se me rappelle
qu'il nous disait dans le temps
qu'il nous faisait nos classes
que l'on n'en bavera jamais
autant que lui dans l'Est.
Une partie de la nuit se passa
à voyager ainsi. Et c'est après
avoir traversé plusieurs patelles
que l'on arriva dans une courbe
de où l'on nous dit. C'est ici le
cantonnement. On forma le parc
dans un verger et l'on mit les che-
vaux à la corde dehors
C'était le bivouac pour eux, mais
nous ont été logés dans une
grange remplie de foin. Et pas
besoin de vous dire si nous avons

79
bien dormi. et nous n'avons guère
pu nous reposer depuis que nous
étions parti de Chartres.

10 août. au petit jour nous sommes ré-
veillés par notre chef de piece qui
nous dit il faut atteler tout de
suite et nous allons mettre en
position.

Ce fut vite pris. tout se pressait
au travail.

Lucien G. accosta un cheval qui
se trouvait.

On dit donc le petit pie. comment
qu'il s'appelle le patelin ici.

C'est Chauffourte reprend le ton-
nerre.

Bon merci bien.

Il faut que l'on marque
cela sur un carnet. tous les
jours ont en feu autant et puis
quand on sera remis on dira
à nos enfants.

On bais le petit ton pie il en
eut de dur dans tel endroit.

Cou as des idées toi dit M. ...
tu prétend déjà que tu vas
en voir de dures.

- Allez, allez dépêchez-vous. disait
le chef de Section c'est près la
quatrième pièce.

- Qui mon ~~adjudant~~ reprend le
Brigadier.

- Eh bien, à cheval alors avec
route le Capitaine nous attend.
Nous voilà parti.

Nous mettons en position tout
près d'un petit bois et nous allons
nous cacher dans un bois égale-
ment avec nos chevaux.

Le Chef C. nous dit tout de suite
en arrivant il faut me couper des
tranches et cacher vos voitures avec
car les ~~so~~ avions ne cherchent
et nous demeureraient dans ce bois.
Aussitôt tout le monde se mit
à l'ouvrage. une heure après
on ne ~~se~~ voyait plus que des
feuilles sur un feu tout au plus

ni voitures ni chevaux.

Et quelques ~~heures~~ heures après
un tonbe en effet parait son
apparition.

Nous restons la toute la jour-
née puis le soir nous allons
cantonner à Orme (Meuse).

Ce fut la chasse au vin nous n'en
trouvions pas ou alors à des prix
inabordable.

Le soir. Leonce B. vient
me dire j'ai trouvé deux litres de
vin.

- Ah, alors ça c'est une affaire
tu es un brave. ou as-tu trouvé
ce picola..?

- Dans un patchou en dessous
du bois la bas. mais mon
vieux tu sais, c'est la barbe
on t'a au moins 1500 faire
la queue à la porte du bistrot.
Il y a le 104 qui est canton-
né dans le pays. Et puis tu
parle il y a pas moyen de ce

42
faire servir c'est une vieille
bonne femme qui a bien du
mal à se tenir debout.

- Enfin tu fais pas c'est l'essen-
tiel nous en avons de deux litres
ouais vas pouvoir en faire quatre
après ouais boira la goutte.

M..... en a trouvé un litre et
m'en cède la moitié alors il y
en aura pour toute la pièce.

- Ah dis donc Demaumont me dit
Charles C..... pense tu à la
soupe. le cabot rata est entrain
de la distribuer.

- Ah bon : allons à la soupe alors
j'ai du vin tu sais ouais vas pou-
voir en boire au moins chacune
un quart.

- A la bonne heure. en voilà
un qui se débrouille.

- Mais ce n'est pas moi. C'est B.....
qui l'a trouvé.

- Ah ça ne m'étonne pas et à
toujours des combines à part celles

83
là. Le hucaput c'est quel y
a du pinard.

- Vous touchez un peu de soupe
un bout de viande que tout
mauvais et des pommes de terre.
Chacun mange ce qu'il trouve
à son goût. et ensuite ouais vas
au fus.

- Ne vous pressez pas trop fort
à boire votre fus dit J..... au
sous off. et y a Demaumont qui
a de la quote c'est pas mauvais
dans le fus.

- Sans blague. dit le sous off.

- Mais oui.

- Mais fais donc voir cela ou l'as-
tu trouvée.

- Ben c'est un copain qui m'en
a cédé un demi litre.

- Ah mon vieux toi t'es un
ami. je te donnerai ma pe-
tite sous quand la guerre sera
finie.

- Je vous remercie. Marchal des Logis

- Cui me remercie pourquoi? Tu n'as rien fait.
 - Ah non.
 - Pourquoi?
 - Ben parce que j'en ai quitte un
 - Ah bon. alors je vois ce que c'est
 - C'est toujours la même que celle
 que tu avais en faisant ton ser-
 vice me dit B.
 - oui. mais je ne suis pas aussi
 avancé que toi. tu as femme et
 enfant.
 - Ah tu es déjà père de famille
 toi B. dit le troussette T. moi
 voilà cinq ans que je suis marié
 je n'en ai fait encore autant.
 - Cui as du retard. dis un autre.
 - Cui fait pas. je m'en presse bien
 ma femme et moi ont ne
 sera jamais plus heureux que
 nous étions avant la guerre
 ont travaillé tout les deux et
 se s'assure que l'on ne s'ent

faisait pas. Il faut dire que
 nous avons la santé tous les deux
 - Cui est déjà un grand point.
 - Eh dites donc les gars ce n'est pas
 tout ça dit le Brigadier S. ... et faut
 que l'on aille dormir et y aura de
 l'école demain. Venez voir la que
 je vous montre la grange ou nous
 couchons. que le fourmier m'a montré
 tout à l'heure.
 - Vous-tu attends une seconde
 ont va aller porter nos gants
 dans nos sacoches.
 - oui. eh ben en même temps s'idy
 donc a D. qui est garde d'écurie
 a donner le foin aux chevaux.
 Il aura moins de mal. que tout seul
 - Entendu.
 - Mon venin. ça fait du bien
 quand même une petite goutte
 comme cela et dans le café.
 - Oui en ravigotte et puis, ça
 nous fait penser au pays.
 - En effet il faudra que j'envisage d'aller

car c'est moi ils diraient mais
I est déjà clabotte. le mique
Et puis ma poule vait se demander
ce que je deviens. que je ne lui enit
pas plus souvent que ça.

Le foin fut donné aux Chevaux
et les gamelles remplies. ce fut le
moment d'aller dormir.

Cous s'installèrent dans la grange
sur le tas de foin qui nous était
designé et en peu de temps tous
dormait d'un sommeil de plomb.
quand dans la nuit. l'on entendit
des cris dans la cour de la ferme.

11 août.

- Debout. debout. vivement
- alerte. alerte. attely tout de suite
- Cous nous étions debout sous écha
complètement réveillé tellement
nous avions été surpris.

L'alerte fut faite en très court temps
toute la batterie fut sur pied
et prête à partir en moins de
vingt minutes.

Nous voyageâmes dans la nuit sans

heui entendu savoir ou nous allions
Seuls les officiers qui se guidaient
avec des cartes d'Etat Major pouvaient
savoir à quel point nous nous ren-
dions.

Il était deux heures quand nous arri-
vâmes dans un bois assez fourré
nous le traversâmes et nous arrivâmes
dans une grande plaine.

Il faisait jour. Le Capitaine
commanda de mettre pied à terre
de peur d'être vus.

Nous avançâmes dans plaine la colou-
ne marchait au pas. puis arri-
vée ~~sur~~ presque au sommet d'une
petite crête. out décroché les pièces
et les servants tout de suite les mi-
rent en batterie.

Le Chef nous cria rassemblement
avec nos Chevaux et nos avant
trains. et tout de suite l'on fit
un peu de chemin à pied. puis
il commanda à Cheval. et l'on
partit au galop. en allant vers le

44
bois d'ou nous étions sortis
qu'elques minutes avant.

En traversant un fossé mon
cheval manqua son coup et
son roula tout les deux dans un
tas. Les chevaux qui se trouvaient
derrière ne me firent pas de mal
grâce à la vigilance de Léon
qui était le conducteur de derrière
je pus donc me relever sans mal.

Le Maréchal des Logis Chef C.....
qui m'ayant vu tomber arriva
à toute vitesse.

Lt. Demuault. tu très fait
mal.

- Non chef. ce n'est rien

- Bon alors relève ton cheval
et en route.

et nous voilà reparti. ont
put cacher nos voitures et nos che-
vaux dans le bois. qui était
très fourré.

Le terrain était très marécageux
et ne fallait pas songer de cou-

55
cher par terre. ce n'était que de
l'eau boueuse.

L'ou put débrouiller de couper des
branches chacun pour soi afin
de se faire un lit que l'on put
suspendre sur quelques piquets.

L'Escadron était à quelques kilomé-
tres de nous au delà du Bois. nous
pouvions donc compter sur un peu
de ravitaillement. ce que nous n'avions
plus vu depuis deux jours. C'est à
que nous arrivions à manger était le
fruit de nos rafines dans les champs
de pommes de terre et dans les poubel-
les. ou l'on faisait la guerre aux
lapins et aux poulets.

Ceciis voilà un achete qui vient
frapper la. dit un conducteur de
la première piece.

- Ceciis Bouffon julot. alors ça
vaut:

- Lt. ben ça vaut et ça vaut pas.
mon vieux tu parle si facile
ché pour vous trouver la.

C'est pas tout ça mais le chef est-il sur la
 qui tient au pied du grand chêne
 que tu vois Labat, à côté de
 l'avant train de canon de la 3^e
 pièce.

- Ah oui, oue, il faut que j'aille
 le trouver. fais un pli pour lui

- Que sais ce que c'est.

- Oui, c'est pour du ravitaillement
 que l'on veut vous amener à la
 légère du bois, ce soir.

- Eh, heu mon vieux tu sais ce
 n'est pas trop tôt. si on avait
 pas employé le système D. on
 aurait pu claquer du bec depuis
 deux jours.

- Benz. Chef dit Jules P. en
 demandant le pli en question. de la
 part du Lieutenant G.

- à la bonne heure, on va peut
 être pouvoir toucher quelque chose
 aujourd'hui. dit le chef en lisant
 le bout de papier.

- Vous avez entendu parler de ce qui
 c'est passé hier. tout près d'ici

- Non dit le chef.

- Vous n'avez pas entendu le canon
 qui soufflait.

- Si en effet. un peu hier l'après
 midi.

- Il paraît que 130 a fait une
 sacrée proteste hier. il en reste plus
 que plus à ce qu'il paraît.

Le deuxième Groupe y a été. et c'est
 lui qui a fait taire les prussiens

- Alors le 130 a été attaqué et a
 eut des pertes. beaucoup

- Oui il paraît. ont dit que son
 drapeau a été pris. et ils ont
 chargé, deux fois pour le reprendre
 et ils l'ont repris mais cela coûte
 cher.

- Les boches ont dit avoir des pertes
 aussi.

- Je ne sais pas. ont ne m'en a
 pas parlé.

C'est pas tout ça dit Jules il faut.

que je refougue le capitaine a la batterie.

Quelques temps apres de cichiste revenait porteur d'un nouveau pli que le chef nous lue a haute voix apres nous avoir rassembles.

- Chef. Ont nous signale des Houllans dans le bois que vous occupez. ouvrez l'oeil. Je compte sur votre vigilance et celles de conducteurs au cas ou vous vous seriez attaqués par eux.

- Attention. les gas dit il faut vous mettre en lierie du bois avec vos revolvers. sauf les conducteurs de devant qui resteront pour garder les chevaux.

- Chacun vat charger son revolver et ensuite je vous indiquerais la place que vous devez occuper. L'alerte ne fut que de courte durée. quelques fantômes qui avaient traversé le bois n'ayant rien mit devant nous nous

disant que c'était de la blague. Nous restions dans l'embuscade qui occupait nos voitures. quand un nouvel ordre arriva.

- Chef. J'envoie des ordres a Roche Lou afin que l'on garde la lierie sud du bois. Gardez soigneusement celle nord. l'est et l'ouest ~~est~~ gardés par des campements d'infanterie. J'envoie sur ce une patrouille dans l'intérieur si vous voyez quelqu'un n'hésitez pas.

Le qui J. J.

Nous nous rendions chacun aux places que nous avions quitté un peu avant. Ont attend une heure - Deux heures -

Puis ont nous dit de rentrer. Que la patrouille n'avait rien trouvé. que trois hommes ~~de~~ du 130 qui étaient venus mourir dans ce bois.

- Ce devait être des typpes qui étaient fléssi, qui auraient voulu se sauver et qui sont morts de fatigue et de

94
surrement. dit Auguste L.

- Oh surrement. répondit. Leonce B.

- C'est malheureux si c'est pauvres gas
avaient eut des soins tout de suite
peut être ne seraient. ils pas morts.

- Mais tu penses. cela doit être la
salade dans des moments tels que
cela

- J'avait plusieurs camarades au 130
dis. je a mes camarades, et prou
drais bien savoir ce qu'ils sont devenus

- Moi j'ai mon Cousin dit Auguste L.

- C'est malheureux. quand même dit
Lugène G. le 2^{ème} Groupe a été
engagé et puis nous ont eut euste cou
me des croutes. a rien faire.

- Ça eist. disoient-nous. C'est vrai.

- Et puis Louis M. dit a son
tour. quand ont sera rentré chey.
ont nous demanders.

Quest ce que vous faires a la
guerre. Quest ce que l'on répondra

- Ah ben Dame ma fois c'est bien
simple. ont dira qui ont ne faisait

25
Bieus dit Louis C. ont dirai
alped. S. qui vient la bas avec
un fourgon. - Eh! les gas. voilà S.
qui nous apporte de la croute.

- C'est pas dommage. mon vieux tu sais
si ça continuait ont aurait les boyaux
serusement rétréssis

Et en effet c'était lui qui arrivait.
le brigadier S. avec du pain de
la soupe. et la viande.

- Eh. dis donc. ~~Ben~~ Auguste dit il en
s'adressant à un au brigadier.

Vas donc dire au chef que j'arrive de
la lecture pour la batterie.

- Chef dit le brigadier en arrivant pris
du Supérieur. voilà S. qui arrive
avec le ravitaillement.

- Ah. enfin. c'est pas par fantaisie
et il vint directement au fourgon.

- Bonjour Chef dis S.

- Bonjour mon vieux. alors quest ce
que tu arrive.

- Oh bien voilà j'ai. une demi boule de
pain nos hommes. deux portions de viande

et puis de la soupe. et un peu de rata aux pommes.

- Eh alors dechargez cela ici. et vous Demault allez me chercher un homme par piece pour toucher la boucetiaille.

- Oui chef. mais faut il aller aux pieces. aussi.

- Non. non. vous allez toucher pour eux dans chaque pieces ensuite vous prendrez vos parts. et vous leur partez le reste. allez vite les chercher.

Me voila parti mais la plupart avec tout la voiture et venait avec les marmites avec les bidons et des sacs a avoines.

- Allez trouver le doullard la bas il va vous distribuer la becquette.

- Tous arrivaient et se placant a qui serait le premier. mais il fallu de l'ordre.

- Premiere piece. combien que vous ites.

- Nous sommes 16 sans l'ordonnance

du Capitaine.

- Alors dit le Chef. il ne mange pas celui-la.

Si Chef.

- Eh bien alors. il faut le compter.

- Out est dix sept alors.

Et moi qui etait arrive le premier je voyait la premiere piece passer devant moi. je demandai a etre servi. avant. l'autre.

- C'eu fais pas dit le bugadui S..... il va t'en avoir pour tout. tu n'est pas plus presse que les autres il me semble.

- Mais puisque je suis arrive le premier

- Ca suffit dit le chef. la quatrieme sera comme les autres. elle sera servie a son tour.

Il fallut attendre et ce ne fut pas long. mais quand la marmite de rantes fut decouverte. l'appetit nous manqua.

- Quest ce que c'est que cette barbaque que tu nous apporte la dit un camarade

48
- Ah! ben dame mon veia qui est ce
que tu veia que je te dise ce n'est pas
de ma faute. si il y a des asticots de-
dans.

Enfin tout était bon sauf le rizote
Mais avec le temps d'orage que nous avions
c'était inévitable.

Chacun s'en fut avec son ravitaillement
et chacun disait soufleté mats:

- Oul' aurai mieux fait de nous lais-
ser chez nous. si oul' ne peut pas nous
nourrir.

Un autre disait. Ça ne fait rien j'étais
mieux que cela chez moi.

Mais il ne faut pas en cas se plaindre
à côté du BO il y en a plus de quatre
qui ont perdu le goût du pain.

Chacun se mit à manger. puis un
homme par pièce fut délégué pour
porter à manger aux servants qui
étaient aux pièces.

Le soir la nuit arrivait à grands pas.
quand tout à coup nous entendîmes
un roulement dans l'air.

49
Ce doit être un aéroplane descend les
uns. C'est peut être un Zeppelin descend
un autre. et enfin nous aperçûmes
dans l'espace. Une espèce de grand
oiseau: et tous de dire.

- C'est un taube. C'est un taube.

- C'en fais pas il ne nous voit pas.

- Ça dépend. c'est peut être de bonne
funelles. les mêmes qui sont dedans.

- C'est la première fois que j'en vois
dit un de nos camarades.

- C'est une en retard de Marcel R.

si tu n'as jamais vu d'aéroplane
il n'y avait pas de fête donc dans
ton pays.

Si mais. tu te figure que nous n'avons
que cela à faire dans nos campagnes
quand au beaus milieu de la moisson
oul' nous disait qu'un aviateur venait
roller à Rennes. ou au Mans. tu te figure
que l'on allait laisser pourrir le blé
pour si peu de chose. Qu'est ce que vous
auriez bouffi vous autres porigots

- C'en est raison répond son adversaire

100
ils sont tous les mêmes en campagne
— Cieux dis Auguste d. ... ont
dixes pelot qui arrive le bas en
becane.

— En effet c'est lui. mon vieux c'est
pas lui qui a le moule de miel en
ce moment. a travers champs

— Eh les gas dit le cichiste. ne arrivant
à le doubler il est toujours au pied
de son chène.

— Oui, oui, mais qu'est ce qu'il y a

— Ben je ne sais pas au juste j'ai eu
plein mais je crois que l'on s'en
va à cause qu'on nous a vus.

— Cieux se te disais, quel nous avait
vus dit. Louis et.....

— Eh ben mon vieux j'aurais pas
crus tu vois.

Le cichiste remet son fle au chef
qui vient nous dire aussitôt

— Allais les gas à cheval et en
route si vus ne vus pas se faire
carrander.

Nous partâmes dans la direction des

101
puces. que l'on accroche et nous
voulus partir. On allions nous se me
le demandai.

Après quatre heures de marche le
Capitaine marchait en tête. Jusant
tout à coup l'on entendit sur la
route d'une voix ferme.

— Halte la ?

La colonne s'arrêta.

— Qui vive ?

— France, répond le capitaine

— Avance au ralliement repete la voix
Et le Capitaine s'avancia. et échangea
quelques mots avec la sentinelle qui
venait de l'arrette.

Puis venait vers nous. et commanda

En avant. Marche.

Au bout d'un quart d'heure vint
l'arrette et le capitaine nous fit
arrêter dans un champs de blé. nouvelle
ment campé.

Nous étions arrêtés dans un petit
verger à l'ombre de quelques frau-
miers. Chacun se fit un petit lit avec

des gerbes de blé prise dans ^{les} champs voisins. Et ce plus nos chevaux qui n'avaient rien à manger, furent contents de se régaler de cette paille et de ce blé qui nous excitaient, de le leur donner.

Chacun dormit d'un profond sommeil et le matin - on fut réveillé par le capitaine J. qui nous dit,

— Mes enfants nous avez touché du café hier, il faut le faire - maintenant nous quitte est jour.

— Bien mon capitaine répond le lieutenant

— Eh! S. debout pour faire le feu dit-il aussitôt. et Barbu tu vas lui aider. ainsi que les autres servants. Les Conducteurs vont aller chercher quelques gerbes pour vos chevaux.

— Ça ne fait rien dit Barbu. les chevaux y cassent même la croûte que nous.

— En effet. moi j'ai fait de pain
— et moi ~~tu~~ nous plus.

— Tu sais pas ce qu'il faut faire pour nous restaurer dit J. ... le trou pette.

— Non.

— Eh bien on va tous aller au milieu de la plaine. et puis on va souffler des courants d'air.

— Bien tu as raison. mais ça doit pas nourrir dur ces trucs là.

— Ah ben dame ma foi s'y aura moins de danger d'avoir un coup de sang.

Une heure plus tard. avait lieu la distribution du café. et Lucien J. nous dit: les gars. vous ne savez pas ce que je ferais faire.

— Non. c'est ce que tu vas encore devenir

— Eh bien. il fait un soleil et tant je vais quitter ma chemise et mon caleçon pour les laver. et pendant qu'ils vont sécher. je vais prendre un bain dans le ruisseau. là dans le bas du verger.

— Bien il est tout de même pas bête

ce petit gas la dit le bugadier
 Oh non il réussira si les boches
 lui laisse la vie.

Deux ^{heures} après il y avait la moitié de
 la batterie dans la petite unie.

Juges du ~~et~~ spectacle.

Pendant ce temps un de nos camarades
 des Jules L. qui après avoir
 fait son café le matin était parti
 en exploration à travers la plaine.
 revient avec une provision de haricots
 verts. Nous dit à tous.

Si vous ne voulez aller dans le champ
 qui est l'autre côté du ruisseau et vous
 en trouverez tout ce que vous voudrez.

Comme faits chacun. en rapportant
 une provision que l'on fit cuire à
 l'eau bien entendue. et comme il nous
 restait un peu de lard de réserve. l'on fait
 fait foudre et mélangé avec ces
 légumes. l'on put enfin se réga-
 ler. Il n'y avait que le pain qui
 manquait. puisque tout frais existait
 tant en quantité abondante.

13 août. Le lendemain ce fut la même
 vie. Le ravitaillement qui ne pou-
 vait arriver à nous trouver ce fut
 le champ d'haricots qui nous ravitail-
 la.

Et dit donc. Deuault me dit
 Georges D. as tu déjà écrit
 toi.

Oui j'ai fait deux lettres hier.

Où les as tu mise.

Ben il paraît qu'il faut les donner
 au chef. car le capitaine veut les
 voir avant que de les faire partir.

Alors. Tu ne faut pas les cacheter

Non. non. tant pis si tu as mis
 des mots doux à la fraise.

Ben c'est plutôt ça que m'embête.

Quelle est ce que ça peut faire. Il sait
 bien que c'est. J'ai une amie lui
 aurai. Je l'ai vu quand je fai-
 sait mes 23 jours à Chartres.

Crois tu as déjà fait une période
 toi me dit Noël B.

Oui je l'ai faite au mois de juin

mais tu l'as faite avec moi. Questee
que tu me chante.

— Oui c'est vrai mais j'voulais te
faire marcher.

— Oui mais ça prend pas aussi.

— Eh des fois tu as toujours ta
fiancée que tu avais quand on faisait
notre service.

— Oui. mon veia. sans compter quel
le doit s'ie faire en ce moment.
Je la vois encore quand j'ai quitté
le 2 août.

— Ah c'est pas tout ça mais voilà
la nuit qui vient. les chevaux ont
bequeté ma paille j'vais aller en
chercher d'autre pour dormir au feu.

C'est le monde était tranquille.

C'est le monde dormait quand
tout à coup. ont entendu vers
la rivière une voix qui criait

— C'est y par là la septième

C'est y par là. j'aurais pu arriver
à les trouver ces boustics là.

— Par ici dit un garde d'écurie

— Ah tout de même. Eh les mou
veia. il faut avoir tui saupère
et sa mère pour faire un métier
pareil.

— Questee que tu veia.

— J'apparte un pli urgent au Capitaine
je..... ou est-il.

Bienis vient par ici le pitaine
est couché. le long du talus.

Le capitaine avait tout entendu et
venait vers eux.

Il prit le pli et aussitôt lut.

— Alerte. alerte. tout le monde
debout et au route.

La batterie fut vite prête à partir
aucuns chevaux n'avaient été dételés.

L'officier fit un rassemblement
de toute son unité dans le champ
de flé.

Puis dans un silence profond ont enten-
dit sa voix nous dire :

— Mes enfants. j'compte sur vous comme
vous pouvez compter sur moi. L'honneur
du devoir est arrivé. Carrez vos canons.

ils vont parler pour vous.

Il était donc du matin.

Où allions-nous. Nous n'en savions rien. Depuis longtemps nous marchions sur la route sans bruit.

Plusieurs fois des sentinelles nous avaient arrêtés mais à l'entente du mot d'ordre, elles nous laissaient passer sans rien dire.

Le petit jour venait. Le soleil matinal en cette saison venait éclairer le nuage de poussière que faisaient nos chevaux et nos voitures.

Quant devant nous aperçûmes une bourgade.

Qu'est-ce que c'est que ce patelin demandai-je à B. ... mon chef de pièce.

C'est Maugienne, me dit-il.

C'est là que le 130 est battu.

Nous sommes un peu plus à droite mais pas très loin.

Nous entrions dans le patelin il faisait jour. Toutes les maisons se trouvaient sur le bord de la route.

unique, sur laquelle nous marchions ce qui rendait le bouq très bouq.

Comme nous arrivions presque à l'entente de ce petit fait, un cavalier éclairé vint au galop droit au Capitaine échangeant quelques mots avec lui et disparut.

Aussitôt notre Commandant de batterie fit faire demi-tour à la colonne et commanda — Au galop.

Et suivis moi cria-t-il.
Et aussitôt nous le vîmes tourner par un petit chemin, qui laissait tout juste le passage de nos voitures. 100 mètres de ce chemin fut gravi le temps d'y ferrer. Une ~~est~~ geste du Capitaine répété de tous les grades fut tellement expressif que tous comprirent que l'ennemi était proche. Deux minutes plus tard nos quatre canons étaient braqués vers la frontière. Et nos arrets, trains et chevaux cachés derrière une haie à 300 mètres des pièces, prirent à mettre en route au premier appel.

- Quelle ce qui y a dit le brigadier de la première pièce.

- Bien je me demande répondait un autre. ont ne tiré pas.

- Oeils, disait Leonce B. ont dirai que capitaine et le Commandant. ont l'air de discuter fort.

- En effet ils n'ont pas l'air d'accord au regardant dans leurs jumelles.

Une demi heure se coula puis ont nous fit retourner prendre nos canons il y avait fausse alerte.

- Quelle ce qui y a demandé le brigadier H. a un sergent.

- Bien y a tout simplement que une feu de plus. ont allait tirer sur de la cavalerie Française qui ne s'est pas la.

Ont nous fit former le parc dans un petit champ tout près du bourg.

Et en effet quelques minutes plus tard nous voyons passer le Lt. Hussards en rangs par quatre. Les uns amenaient quelques prisonniers. les autres

emmenaient des chevaux dont les cavaliers avaient dut être tués. D'autres emportaient un casque à pointe ou une lance ou un objet quelconque. résultant de la bataille.

- C'est égal. disoient-nous si nous avions jamais tiré dessus cela aurait été malheureux. eux qui viennent de faire de si bon travail.

- En effet. puis tu sais disait un autre si le #5 avait tapé la dedans en rangs serais comme ils sont tu parler si cela aurait fait de la casse.

- Oeils. il paraît que c'est le capitaine qui n'a pas voulu tirer.

- Ça me ne étonne pas dit Auguste L. il a l'oeil bon lui tu sais.

Enfin le reste de la journée se passa à soigner nos chevaux, des gardes decuries furent nommés pour garder les chevaux dans le parc. Et tout le reste de la batterie fut logés dans une grange pleine de foin.

- A demain les gas disaient les gardes decuries.

- oui mais fait attention au fort.

— oui, oui, vous ne faites pas dormir sur les deux oreilles.

14 août. — Ah la quatrième pièce! c'était un garde d'écurie à la porte de la grange.

— Quest ce quil y a dit H.....

— Vous avez une fumure qui a une patte cassée.

— Allons bon. La quelle que cest.

— Dame. Je ne sais pas son nom cest une des fumures de B.....

— Pourquoi que ce ne soit pas Armoire disait B.....

— En vient avec moi Demault me dit-il.

— oui. Jif veut attendre moi.

En arrivant au parc nous fûmes constater que c'était en effet Armoire qui avait la cuisse brisée d'un coup de pied.

— Ça y est c'est elle.

— C'est dommage. une si bonne bête.

— Ah ben tu sais, cest toujours à cause. la qu'il arrive quelque chose.

— Quest ce qui lui a servi un coup de

pied de la sorte demandeur Noël B.....

— C'est Flamberg. dit le garde d'écurie.

— Ça ne m'étonne pas. cette rosse là n'en fera jamais d'autre. non plus.

— Ah ben mon vieux Demault. il ne nous reste plus qu'une chose à faire c'est

de la dégarnir car si elle se laisse tomber elle va m'essuyer tous mes harnais.

Out arriva tout mal à la débarrasser de ses harnais. mais ce qui fut plus pénible ce fut.

de la faire avancer dans le champ pour qu'elle n'embarrasse

pas les autres en tombant. Enfin avec un peu de patience out fut la faire

marcher un peu sur les trois membres qui lui restait de libres.

— Quelle haine quil est.

— deux heures et demi dit Louis F..... le garde d'écurie.

— Bon merci. out va retourner se fienter un peu.

En arrivant dans la grange ce fut des questions par le Bugadin.

La quelle que cest demanda-t-il.

- C'est armoire.
- Je m'en en étonne cela n'aurait pas tenu si sur un liquet qui ne veut pas tenir lequel qui lui a mis cela.
- C'est le porteur à Leouca P.....
- Ça ne m'étonne pas dit-il cette carne là, il faudra désormais lui mettre des entraves pour qu'elle ne tape plus. Vous entendez P.....
- oui mais je n'en ai pas d'entraves.
- Il y a une paire dans l'avant train de coiffeur.
- Bon si lui mettra des entraves matines.
- C'est malheureuse une bête pareille que celle-là il y en a pas beaucoup.
- Ah. t'en fais donc pas pour une carne. au contraire on mangera des bistechs demain dit Barber.
- oui mais faudrait qu'elle soit abattue tout de suite.
- Pourquoi.
- * Pourquoi! parce qu'elle aura de la fièvre demain matin.

- Peuses-tu, il est trois heures. on ne peut plus beaucoup de temps à attendre maintenant.
- Enfin tous se rendormirent, car tous étaient heureux d'avoir eu une grande course obi ce jour là. ou plutôt cette nuit là.
- Le jour arriva et à 6 heures tous étaient au parc en attendant que le cuisiner de chaque pièce eût fini le café.
- Eh la quatrième au fus dit P..... le trompette.
- après le fus ce fut les soirs aux chevaux et la fumée était toujours debout. et heu entendez nous avons perdu l'espoir d'en manger. Elle fut abattue d'un coup de revolver après une visite du vétérinaire. Quelques servants firent un trou. et l'enfouirent avant midi.
- Demoult et Auguste L.... vous allez garnir vos chevaux de devine et rassemblement aussitôt la soupe pour aller chercher du matériel boche resté sur le champ ou s'est battu le 13 Oct. 1918.

Qui fut dit fut fait. Nous partimes vers midi avec un certain nombre de chevaux garnis pour ramener des caissons et caissons et d'autres amenassent des fourgons pour mettre les sacs et les menus objets abandonnés sur le terrain par les allemands.

Nous nous reposâmes de cette corvée mais la reposance ne fut pas de longue durée car après une petite heure de marche nous arrivâmes sur les lieux où il ne restait plus que cadavres, hommes et chevaux.

Il fallut donc dégarnir les chevaux puis qui étaient restés attachés sur du matériel d'artillerie de campagne (calibre 77). Tous les cadavres qui étaient là depuis trois jours se trouvaient déjà dans un état de décomposition assez avancé et malgré nous, il fallait se pincer le nez. Nous ne fumes pas long, temps prendre chacun son chargement. Et assez pour voir que

l'ennemie avait pris une bonne part de ce coin là.

Plus triste fut notre retour car nous passâmes par l'endroit où le 130 avait reçu le choc brutal de la poche.

Les cadavres que quelques gens de la population civile commençait à enterrer étaient entassés au bord de la route. Ceci nous donna un peu de rage au cœur, en voyant ces chers camarades tombés sans que nous ayons seulement posé un cadavre sufflé une balle à nos oreilles.

Dis notre retour au cantonnement ce fut des questions de tout côtés par les camarades. n'avait pas participé à la corvée

- Alors vous les avez vus les prisonniers sur le terrain.

- Je pense bien et puis tu sais il y en a une dizaine et des chevaux et des voitures de toutes sortes.

- Il y avait il encore des vivants

- Ah non, tu penses ceux qui étaient

valides ont du être fait prisonniers et les autres qui étaient blessés auraient été emmenés par les brancardiers qui auront été désignés pour ce travail.

— Ça ne fait rien dit J. le trompette. le deuxième groupe leur a tiré une sacrée patate quand même.

— Ah oui. c'est quelque chose en règle. Mais de notre côté - tu sais il y a quelques choses comme types du 130 de ustis aussi.

Il y en a de tout côtés dans la plaine sur le bord de la route par où nous sommes revenus. Il y a des civils qui les ramassent et les mettent au bord de la route. on ont vait probablement les enterrer. car il y en a qui creusent des fosses.

— Oui dit Louis J. qui était venu avec nous. j'ai parlé à un qui m'a dit qu'ils allaient faire une fosse au bord de la route pour

en mettre cent vingt dans le même trou.

— Ah dis donc cent vingt mais jamais ont ne pourra les reconnaître si toutefois leur familles veulent les emmener au pays.

— Ah mon vieux. tu sais il ne faut pas compter à cela. que veux-tu ont les enterra le plus vite possible car une quantité juraille dans la saison ça fichera la peste.

— C'est vrai d'autant plus que l'on est pas exempt d'en voir autant dans les environs.

— Et puis ce n'est rien la. sur le champ on sont restés les allemands il y a autant de chevaux que de bous-hommes. alors tu vois d'ici si fallait que l'on se jince le nez pour dégarnir ces terres la pour avoir les caissons que l'on a amassés.

— En effet ça doit brucusement cocoter cette marchandise la.

— oui un peu. comme dit tu dis

- J'aurais bien voulu y aller voir
celui dit Joseph L. car j'ai
plusieurs camarades au 130. j'aurais
peut être vu si n'était pas
restés sur le terrain aussi.

- Oh tu sais tu n'aurais rien
vu pas plus que nous. ont ne
s'est pas arrêté du tout pour une
bonne raison c'est que nos chevaux
renaclaient terriblement. ils ne sont
pas habitués à cette salade de noir.
plus.

- Eh dis donc Demault tu
as vu leurs obus sont dans des
paniers.

- Oui et tu sais c'est pas cela qui
manque là bas.

- Prends un sac de café. et de sucre

- C'est une affaire au journa boire
du foin à leur santé.

- ~~Il y a~~ Il y a jusqu'à du riz et des
biscuits. ça ne fait rien. ils ont
du se sauver en vitesse pour laisser
tout cela.

- C'est qui se sont sauvés car il y
en a beaucoup de restés.

Et puis tu ne vois rien. vas donc
voir dans les fourgons de la 9^{me} tu
vas voir qui est ce qui y a comme
fourbi de toutes sortes. C'est il y a de ça
T. qui se balade avec une de
leur calotte sur la tête

Ah ben celui-là tu penses il a toujours
des coubines à part.

- Allons laissez tout cela tranquille
dit le Capitaine J. qui veut
d'arriver de reconnaissance.

surtout les munitions. vous ne vous
figurez pas quelle peuvent vous
exploser dans la main.

B. vous mettez une sentinelle
à veiller. à ce que personne ne touche
à tout ce que contiennent ces voitures
jusqu'à ce que l'on vienne les lever
c'est à dire demain matin.

Et les autres allez à votre travail
vos chevaux sont pleins de boue
celui ne leur fera pas de mal d'être

nettoyés un peu.

Devant lui pas de rouspétance car il était réputé pour un officier très service et qui ne balaiais pas.

En arrivant aux campements de nos chevaux. chacun disait son petit mot.

- As-tu vu Joseph. si nous a-tous fait dequerpir de dessus les coussons

- Oui en effet et personne n'a rouspété.

- Ah mais. il n'y avait pas à rouspéter non plus. C'est que tu sais il n'en aurai pas pour quinze jours à te f. dedans celui.

- Ah, ça vaut il n'est pas si terrible que ça.

- Oui ne le connais pas.

- Non c'est entendu. mais dit B. il a voyagé dans un wagon à chevaux avec moi et Demoult l'autre jour. il n'a pas l'air si fier que cela.

- Eh bien tu sais au quartier on l'avait couronné. putaine et puis M. comme putain

ce n'était pas plus franc que ça.

- Bien regarde moi cette chemise de Discarde. elle s'est encore roulée dans la boue.

- En effet à la tenue. fais du pourage maintenant.

Une heure se passa. et le custot de chaque pièce. qui lui n'avait pas eut beaucoup le temps de bavarder. vint nous trouver.

- Eh- les conducteurs à la soupe.

- à la bonne heure c'est le meilleur de la bande qui est ce que tu nous fait lequeter ce soir.

- Du riz au gras et du sucre.

- C'est une affaire avec ça mon vieux. ont pourra aller loin.

- As-tu touché du pain.

- Non le ravitaillement n'est pas encore arrivé. Bien au fait le volé qui arrive. ça colle.

Et il s'est fait toucher le ravitaillement. pendant que nous nous approchions de la marmitte.

- Alors dit le gargouillot à H... si tu veux faire la distribution au paini volla le tas.
- Bon. attends un tel une boule pour deux jours. Vatel une carte et aussi ou suite.
- Eh Marchal des Logis dit le custot à B..... j'en prend une boule pour vous et si out demeure je la mettrai dans une marnette.
- Entendu. est ça.
- Des sous Demault tu viens avec moi out ira au petit patchin la bas après la soupe pour voir si out ne trouverai pas un peu de figueton.
- C'est pas la peine et y en a dans le patchin ici. et il n'est pas plus cher que la bas.
- Eh ben tu y vas après la soupe
- Si tu veux, ça n'est égal.
- Epotant le suige dit Louis B.....
- Oui mais le riz tu prend le le mettre quelque part.

- Après la soupe je m'amusais d'un bidon d'un litre et me mettait en route pour le bistro au quelques heures avant j'avais vu sortir des fantassins qui disaient il n'est rien cher le pinard. 2^e 80
- En arrivant au bistro je fut accablé par une foule de fantassins qui comme moi voulaient du vin.
- Cout a coup un capitaine de leur régiment entra et demanda au patron
- Vous avez du vin.
 - Oui Monsieur.
 - Voulez vous m'en mettre un litre et deux verres
 - Un litre. heu Monsieur.
- Et l'officier trinqua et but en compagnie d'un sergent fourmei qui l'avait accompagné
- Combien le litre Monsieur dit il au patron.
 - Deux franc quatre vingt Monsieur.
 - Deux francs quatre vingt. mais vous ne vous fidez pas de ma figure des fois.

— Nullament Monsieur.

— Allons voyons. votre vin ne vaut pas deux francs quatre vingt. il ne vous a même pas coûté un franc.

— Si Monsieur il me coûte deux francs cinquantes.

— Ce n'est pas ~~fr~~ vrai. il ne faut pas me la faire au boniment à moi je suis trop vieux. Vous rendez votre vin beaucoup plus cher qu'il ne vous a coûté. Et il ne vaut pas quatorze sous le litre mais je ne veux pas exagérer. Si jamais j'entends parler que vous le rendez plus de 0.80 le litre. je fais rentrer ma compagnie dans votre cave. Et vous verrez s'ils savent mettre le vin en perche. et puis ils sont deux cent cinquante. alors avis.

Le marchand de vin qui venait déjà la cave pillée. consentit à vendre son liquide au prix que lui avait donné l'officier. il accepta les seize sous qu'il lui donna. Et

continua à servir les hommes qui étaient là depuis un moment et qui attendaient leur tour.

Mais si on perdre une minute je viens aussitôt prévenir mes camarades en leur disant. à qui est pris nous pourrions avoir du picola.

— Sans blague. seife sous tes rigoles disait He... tu nous bouvre le crâne.

— Dame venez en chercher si vous voulez. pour tout qu'à moi je vais prendre plusieurs bidons et puis je retourne illico. car tu ne sais quand tout les bobos sont savoir cela. il n'y a plus à avoir moyen d'approcher de la boutique. Mais comment que ça se fait qu'ils se vendent si bon marché.

Et je leur expliquait en quelques mots ce qui s'était passé entre le capitaine et le patron du bistro.

— Ça c'est bien fait. mais depuis chous. nous n'osons aller car out est la

a discuter et puis tout à l'heure
out rat se boucher de boisson.

- Ce fut l'affaire d'une heure
et la cave fut épuisée.

Le soir chacun disait son mot
sur ce qui c'était passé et quel-
ques-uns se sentaient même que
le vin était moins cher.

Et chacun s'endormit dans le foin
de la grange.

Moi j'étais de garde de curie cette
nuit là.

15 août

La nuit se passa très bien. il fai-
sait beau temps. L'on entendit le
roulement d'un avion boche qui
passa plusieurs reprises et en quête
d'un cantonnement ou d'un mou-
vement de troupe quelconque.

Au petit jour j'allumais du feu
pour le café. et quand L.....
arrivait il avait qu'à mouche
son café et de cette façon out fut
boire le jus de bonne heure.

- Ça, c'est bien Jean. tu as eu

une sacrée idée de faire ~~chose~~
chauffer de l'eau au moins le
fus rat être fait en rater de
cette façon là.

- Bien que veus-tu du moment que
j'étais debout. j'étais aussi bien de
faire cela que d'être au derrière des
cerues. aussi bien quand elles ont de
se flanquer des coups de bottes est pas
moi qui peut les empêcher. tu peures.

- Dis donc Jean il y a rassemblement
de la batterie à 8 heures devant la
grange ou nous couchons. le capitaine
veut voir tout le monde.

- Ah. quel est ce qui t'a dit cela ?

- C'est B..... qui disait cela à
tout le monde quand je me suis
levé.

Une demi heure suffit au cuisinier
pour faire son café. et usent il
~~me dit~~.

- Si tu veus porter la marmite
de moca dans la grange. ils vont
le boire tout chaud.

Des que tout le monde eut avalé son café. chacun s'en fut soigner les chevaux et les servants ramassait du bois pour le cuistot. et des pommes de terre dans un champ voisin. Huit heures arrivèrent et tout le personnel fut rassemblé sous le commandement de chefs de pieces et chefs de sections.

Le capitaine arriva avec un papier à la main qui semblait être un journal.

— Mes amis dit-il j'ai recue un journal. qui a été fait tout spécialement pour les armées et qui d'ailleurs en porte le nom. C'est le Bulletin des armées. Nous allons vous en lire quelques passages. ce qui vous tiendra un peu au courant de ce que fait l'ennemi. et qui à l'égard il faut avoir avec eux d'après les choses honteuses qu'ils font.

Puis il donna le journal au Maréchal

des Logis Ch. . . . qui commandait la 1^{re} section. et lui montra les quelques passages qu'il fallait nous faire connaître.

Ce journal nous apprenait que nous étions sous les ordres du Généralissime Joffre. On parlait de la bataille de Marquennes. ou l'ennemi avait eu à subir de lourdes pertes. on nous signalait également que les troupes de l'Empire avaient pris pied assez sur le sol français. surtout dans la direction de Mauberge.

On nous racontait également que les soldats du Kaiser. pillaient et ravageaient tout sur leur passage.

Des femmes et jeunes filles avaient été violées. des enfants égorgés des vieillards fusillés. il y avait même des gens à qui l'on avait coupé un poignet afin qu'ils ne pussent rien faire du tout. Enfin tout une multitude d'atrocités digne d'un conte et bien connues aujourd'hui.

Et dis que la lecture fut finie
le capitaine J. prit la parole.

- Vous voyez mes amis que ce n'est
pas à un adversaire. juste que
nous avons affaire.

- Il avait comme tout l'Europe si-
gué la neutralité de la Belgique
qui il veut de violer. ce qui lui
a facilité de mettre au si peu
de temps le pied sur notre sol
sacré de la France.

Et ne se contentant pas de traverser
un pays sur le lequel il n'avait pas
plus que nous. le droit de mettre
le pied. il s'attaque maintenant
aux femmes, aux enfants, aux vieillards
qui sous défense. se font
violés et égorgés impitoyablement
Notre ennemie l'Allemagne n'est pas
une puissance guerrière. mais une
puissance barbare. qui ne rit que
quand elle voit le sang versé. versé
par de pauvres êtres complètement
neutres.

Donc pour cette race nous devons
être impitoyable. tout en conservant
notre éducation civilisée. ce qui nous
donnera plutôt une paix honorable.
jusqu'à présent nous n'avons rien vu.
le soleil ne s'est pas encore levé pour
éclairer notre premier combat. Mais
mes amis. j'ose compter. tel que vous
prouvez le faire sur moi.

Si un de ces jours. peut prochain.
le devoir nous appelle à faire le sa-
crifice de notre vie. Soyez sur que le
Capitaine J. sera près de vous.
Et vous aidrai dans votre tâche. tant
difficile qu'elle puisse être.

Au combat je serai votre supérieur
pour vous commander. mais en de-
voir je serai toujours votre camarade
et je ne vous abandonnerai jamais
que le jour. ou une balle. ou un éclat
d'obus. aura fait de moi un cadavre.

Donc soyez unis. soyez bon cama-
rades. Dans l'armée la camaraderie
est une arme de défense

Soyez tous bons camarades. faites votre travail consciencieusement et vous n'aurez rien à vous reprocher et votre Capitaine sera fier de vous commander. et de vous conduire à une victoire éclatante. et une paix qui vous rendra à ceux que vous avez chez vous et qui vous sont chers.

C'est tout ce que je voulais vous dire rentrez dans votre cantonnement maintenant. Puis il partit en nous faisant le salut militaire. Chacun s'en alla en parlant un peu de ce qui c'était passé.

Mou vieux tu sais. il parle pas mal Joseph. quand même.

- Oui et j'aurais tu sais il a du patriotisme dans le crâne.

- Et j'aurais c'est ton frère aussi

- Eh bien mon vieux tu sais il aurait fait de beau temps pour qu'il nous sorte un discours aussi amical quand nous étions au quartier

- En effet. il t'aurait plutôt

fourni en prison qu'autre chose.

- On parle d'une bande de salauds que c'est boches. ils se font du propre pas ou ils passent quand même.

- Oui c'est du foli.

- C'est égal la Belgique a dû avoir fort à faire elle qui n'avait pas d'armée jusqu'elle était neutre.

La journée se passa tout en faisant notre travail et le soir notre grange fut toujours la bien venue. Tous étaient heureux d'avoir du foin pour lit. et moi qui avait passé la nuit de garde aux écuries. je ne fus pas long. temps avant de dormir.

15 août.

- Tout le monde debout dit un homme qui d'en bas de l'échelle essayait de nous réveiller.

- Quest ce qu'il ya dit un sous-off.

- Alerte répeté l'homme de part dans un quart-heure.

- Allez debout toute le monde

- Alerte dit le sous-officier.

Et une demie heure plus tard la batterie partait dans la direction d'où nous étions venus.

Où allions nous. out se le demandait et puis qu'importe. nous suivions le mouvement.

Enfin au petit jour nous aperçûmes tout près de nous un petit patelin. que l'on reconnut pour être agame. on nous avait déjà ité mais cette fois nous étions au Nord. au lieu de l'ouest.

Nous mettons en position puis même manœuvre. nous nous cachons dans une taillis avec nos chevaux.

Bonjour sans ravitaillement tel que cela nous arrivait à chaque déplacements.

Mais l'après midi un de mes camarades Louis T. me dit

- Je viens du patelin et j'ai acheté une porce. Toi un ancien barbu tu devrais nous

la faire cuire.

- Oui si tu veux. out va demander au chef. si veut bien que nous fassions du feu.

- Eh bien attends j'vais y aller me dit. il. j'ai justement avec un peu de quole dans mon bidon j'vais lui en donner un coup.

- Bien en effet c'est une idée out se le tint qu'avec la g. c'est un individu la.

Le Camarade revenait quelques minutes plus tard me retrouver derrière mon avant train on s'était occupé à flumer la porce au feu.

- Ça y est me dit. il. j'ai lui ait paillé la goutte. A puis il me dit. j'm'en f. pas mal que tu fasses du feu. Mais autant que possible fait le dans l'autre bout du bois au cas que t'en vois verrai. afin que l'ou ne t'ait pas dans ce coin là.

- Oui ben. t'es qu'une chose à faire. vas ramasser un feu de bois sec. j'vais avoir fini de la plume tout de suite. Et en allant te refouir. j' regarderai dans l'avant train si ne reste pas un peu de sel et de lard.

- Bon entendu.

- Ben reviens au bord du bois après que j'tache. ou tu est.

- Oui. oui. t'es fait pas.

j' cherchait en vain quand mon gibier fut plume. mais pas de lard pas de sel. j'en demandais à plusieurs camarades mais sans succès.

Enfin j'eus refouir mon camarade à qui j'apprit que nous manquions d'attardement.

- C'est fait pas. qui dit. ont manqua meira sans cela que sans poule. et puis j'vais t'cher d'en trouver à la 2^{me} Piece. j'vais en prendre sans leur demander.

- Mais c'est une idée.

Nous rentrâmes dans le bois. ou le feu flambait déjà.

Et ce fut l'installation de mon rotissoire qui n'était pas des plus modernes.

à l'aide de deux piquets que j'avais coupés dans le bois. que j'eus mis de chaque côté de mon feu et un feu plus en arrière. j'attachais un fil de fer à celui de gauche. puis après avoir passé celui-ci au travers de ma poule. j'attachais l'autre bout à l'autre piquet. de cette façon ma volaille était disposée pour rotir tout à son aise. quand le camarade arriva avec du sel et un peu de lard. que j'eus mis à l'intérieur de mon rotissoire. après avoir eu soin de mettre une gamelle en dessous afin de ne pas perdre la graisse qui fondrait.

au bout d'un moment. je m'aperçus que mon rotissoire prenait bonne figure mais ne cuisait que d'un côté. j'eus l'idée un moment de faire du feu.

de l'autre cote. mais cetant tou-
jours la même chose. le dessus. et
le dessous restera tout creu. l'ors
que les autres parties serent toutes
brulés. et je pris donc un bout de
bois que je mit à l'appui de ma vo-
laille et de cette façon je pus la
tourner de temps en temps autour
de son axe. et l'empêcher de revenir
à la même place.

Et au bout d'un moment je pus
constater que mon travail prenait
bonne tournure.

Mon camarade pendant ce temps
avait été chercher deux camarades
avec qui nous partagerions notre repas.
Et à quatre nous faisons un
succulent repas. Quant un de
nos camarades. vint nous dire
- Les gas. il faut donner l'avoine
aux chevaux. il y a le chef qui
rouspéteut

Chacun avec son mors ceau de viande
à la main. nous fûmes au l'ou nous

demandais. Chacun soigna ses
chevaux. puis nous revînmes à
notre cuisine. nous sans déranger les
camarades qui eux n'avaient rien à
manger.

La journée se passa ainsi sans
déplacement. Le soir on nous
lut le bulletin des armées suivi
d'un petit discours de notre comman-
dant de batterie.

Il faisait une chaleur très forte aussi
si nous n'eûmes pas besoin de cher-
cher un abri pour la nuit.

Un conducteur par voiture resta de-
bout. pendant que les autres se
couchaient sur quelques branches
coupées à l'intérieur du bois. et
nous nous remplaçons pour la
garde des chevaux toutes les deux
heures

17 août. Le matin tout le monde fut de-
bout de bonne heure car la fraîcheur
du matin. nous réveilla. mais le
soleil ne tarda pas à reprendre l'ardeur

de la veille.

Nous étions toujours sans ravitaillement — ce qui nous arriva que le soir très tard.

Quelques camarades furent au pâté. d'où ils revinrent avec quelques volailles, ce qui me fit penser à aller trouver Louis F. ... pour lui demander combien se lui devait pour ma part de la poule que nous avons mangé.

— Penses-tu qu'il me dit se l'ai acheté à pris courant. la bonne femme ne voulait pas me vendre de vin à moins de quatre francs.

Alors quand j'ai vu cela se suis passé par derrière sa tête et se lui ait barboté une poule.

Donc tu me doit rien.

Moi se l'ai apportée. toi tu l'as fait cuire. ce qui fait que nous y avons mis la main tous les deux.

— Bon. ben quand l'occasion se

retroouvera se ferai autant.

— Entendu. Et en attendant moi se vait faire plusieurs lettres. Moi aussi. quand le ecclite val venir out val les lui donner de façon qu'il les porte au pitaine.

Le soir out nous distribuera le ravitaillement qui arriva.

La viande fut fctue elle était perdue. donc il nous restait le pain et les légumes. que l'on ramassa dans nos voitures en cas de départ.

La nuit se passa dans d'assez bonnes conditions. tout dormaient tranquils entre deux de prendre la garde.

18

Nous étions toujours à la même place. et nous fumes le matin faire cuire nos légumes. en y ajoutant des ~~trous~~ pommes de terre qui était dans un champ voisin et nous avions de l'assaisonnement cette fois. sel. lard.

144
Le soir quand la brume arriva
le cycliste vint trouver le chef
et lui dit.

— Chef par ordre du capitaine
il faut que les avant-trains
soient pris des pièces à 9^h 45
et dès que vous serez arrivés vous
irez prévenir le lieutenant M.....

— Bon entendu répondit le
sous-officier

Et quelques minutes plus tard
out entendait le chef crier.

— Allez tous les brigadiers
à ma botte.

Le chef leur donna les instruc-
tions pour ce départ en ajoutant
qu'il fallait bien ramasser toutes
nos affaires.

Dès que notre grade fut arrivé
il nous dit.

— Les gars il faut que vous ramassiez
tout ce qui traine et il faut être
prêts à partir dans vingt minutes
pour ou je n'en sais rien de tout.

145
à l'heure donnée la colonne des
avant-trains partait et s'arrêtait
à cent mètres des pièces.
Le chef fut trouver l'officier comme
il était couché et revint quelques
minutes plus tard. Et nous commanda
d'aller d'un geste qui voulait
dire du avant.

Tout le monde démarra et se
dirigea sur chacune de ses pièces
respectives que les servants avaient
préparées.

Dès qu'elles furent accochées
out nous emmena dans un petit
taillis où l'on attendit le cyclis-
te qui était parti aux ordres
et ne tarda pas à arriver.

Il venait du quartier général
de la Division

En arrivant il remit au capitaine
un pli cacheté que
ce dernier lut à la clarté d'une
lampe de poche tout en se dissi-
mulant derrière un tronc d'arbre.

Il resta longtemps la en compagnie du lieutenant M. de l'adjudant A. et du Maréchal des Logis C.

Ils travaillaient sur une carte d'Etat-Major. probablement pour chercher le chemin le plus court pour se rendre à l'endroit désigné par le Général. Pendant ce temps, les chefs de pièces qui nous avait fait mettre pied à terre, faisaient la sieste à côté des voitures.

Une heure se passa, quand nous entendîmes dans la nuit la voix du capitaine qui disait

- A cheval - Canonniers montés. Les chefs de pièces se tiendront à hauteur des attelages de devant. Et le Maréchal des Logis B. restera comme sentinelle.

Ces ordres se répétèrent d'un grade à l'autre afin que tout monde comprenne bien

et dès que le silence fut revenu le Capitaine commanda d'un coup de sifflet qui voulait dire - En avant.

Tôt la colonne démarra tranquillement au travers la plaine pendant près d'une heure.

Quant tout à coup l'on entendit le sifflet à nouveau qui nous disait - Halte.

Aussitôt arrêtés, sut entendre le capitaine qui d'un air mécontent, disait au lieutenant M.

- Je vous le disais M. que nous allions être gênés par ce ruisseau. maintenant il val fait faire le tour par la route de Mangiennes pour trouver un pont.

- Allons en avant dit-il et activez le pas.

Et nous voilà reparti.

Ce n'est qu'une demi heure plus tard que l'on trouva la route.

en question

Aussitôt que toutes les colonnes
fut complètement engagée sur
cette voie. le capitaine comman-
da. Au trot.

Nous marchâmes longtemps à
cette allure. puis reprenant le
pas. après quoi nous repartions
au trot. et nous arrivâmes enfin
~~il était~~ à Mangiennes il était
minuit un quart.

19 août.

Après ~~et~~ avoir pris une route à
gauche. nous pûmes voir que
nous allions dans la direction
de Merle. mais allions nous
nous y arrêter. ce que je désirai
car connaissant une bonne volaie-
rie. j'avais l'intention d'acheter
une poule ou deux à la faire
à Ampoigne.

Et en effet nous nous arrêtons
dans le press. même. ou nous
pûmes mettre les voitures sur
la place. et les chevaux dans

verger. rempli de pruniers.

Puis nos chefs de pièces ajoutés
reconnu quelques groupes nous
emmènerent en faisant soins de
garder au parc des servants de
garde. et aux chevaux des gardes
d'écuries.

C'était mon tour.

Je put donc installer une couche
de paille par terre comme matelas
un sac d'avoine comme traversin
je me disposait à me coucher
quant une idée me vint.

Je fut prévenir les autres conduc-
teurs qu'il ne fallait pas me
chercher. que je sortait et celui
qui était de faction me dit
quand tu vas rentrer dit moi
ton nom. afin que tu sache
qui est-ce qui rentre.

- Entendu lui dis-je.

Et me voilà parti en aventure.
et je savais où j'allais car quel-
ques jours avant quant nous étions

à Changéennes. J'étais venue à
Merles pour chercher un peu de
vin que l'on avait trouvé ce
matin de me faire passer 3^e 50
le litre donc. Je voulais me deda-
mager par des volailles.

Je n'eus pas de mal à retrouver
la maison. de laquelle je m'ap-
prochait sans bruit. après de
bien m'assurer que tout le
monde était tranquille. un
plus je vérifiait les volets afin
de voir si rien échappait pas
quelques filets de lumière.

Tout le monde était tranquille
tout le monde dormait probable-
ment. C'était donc le moment
d'opérer.

Je passais par un verger tout près
d'où je pus passer dans un jardin
où se trouvait la volaille en
question. Mais celle-ci était fu-
mée d'un cadmat solide. et
rien pour le forcer mais conte-

que-coute. il me fallait du gibier
quand même.

A l'aide de mon couteau j'arri-
vai à couper le grillage ce qui me
demanda longtemps. mais j'arri-
vai quand même à me frayer
un passage. au fond de la cage
existait une petite cabane en bois
où les poules dormaient paisible-
ment. Dès que je fus entré le
clair de lune me fit voir un
joli coq et deux grosse poules.
perchés sur une planche et je
me dit. faut il les prendre tout
les trois. Et après avoir compté
combien nous serois pour les
manger. Je me dit: ces trois la
vont faire mon affaire.

Je commençais par le coq car si
j'aurais il s'était réveillé il aurait
mis toute la famille en alerte
~~et~~ qui aurait put réveiller les
braves gens qui dormaient sans
penser qu'un renard allait manger

ce qu'il avaient de plus belles volailles.

Armed de ma chasse. je me mis en route pour le cantonnement.

En rentrant la sentinelle me trouva rien de plus fâché que de crier Halte là!

Mais en halte-là. qui aurai pu mettre toute la batterie en éveil. Heureusement tout le monde dormait à poings fermés.

Voyant que la sentinelle ne me reconnaissait pas. je lui donnai mon nom.

- Alors me dit-il tu as fait bonne chasse.

- J. Penses bien.

- Combien que tu en as.

- J'en ais trois. Et trois bœufs tu sais.

- Les vœux ne s'ont pas entendus.

- Penses-tu. j'en fais partie de velours. et ils n'en ont pas que.

du bleu. mais en attendant mon pinard ne me coûte pas cher.

- Non en effet.

Je fus donc reprendre mon poste de garde d'écuyer. il était minuit un quart. encore une heure un quart et c'était l'heure de ma faction. Je pus donc donner un peu après avoir remis mes papiers dans le casier aux vœux de vœux. dans un coin.

Je dormais profondément quand une voix vint à mes oreilles.

- Eh. Demandez. il est l'heure.

- Ah. bon je me lève.

Malgré que j'aurais encore bien dormi il fallut me mettre debout.

Je m'installait au milieu des bivouacs. avec mes volailles. et me mit à les débarrasser de leurs plumes impies. ce ne fut pas affaire facile. L'habitude me manquait d'abord. et aussi la patience. Enfin le petit jour commençait

a peindre quand je put voir mes trois bêtes dans le costume d'Adam.

Ce fut le tour a la tripiaille ce qui n'était pas le plus régulier tout au moins le plus propre. mais il fallait que cela se fasse.

Comme le four était a peu près classé. je ne craignait plus qu'une armoire me vit. je fus chercher du bois. et fit trois foyers. que je recouvrais de chacun une marmitte. et je mit la poule au pot. les légumes ne manquaient pas. nous en avions touché et puis dans les champs nous en trouvions chacune foyers.

20. août.

Quand mes camarades de gardes se reveillèrent. Louis. J. ... n'était rien de plus pressé que de venir me trouver.

- Eh dit donc mais tu as oublié de me réveiller pour que je

prenne ma faction

- Bien fait pas. j'avais du travail a faire et je t'ai prise a ta place

- Mais que est ce que c'est que toute cette existence la que tu fais. la.

- Ah ben mon vieux. j'ai acheté des poules et il faut qu'elles se mangent car si jamais on venait a f... le camp. Dis donc les copains doivent être réveillés a présent. vas donc dire à B... le cabot de ma piece que je voudrais bien lui parler.

- Boute de suite.

- Qui si ça ne te dérange pas trop. Dix minutes après le bœgardier arrivait.

- Dix donc B... lève donc les couvercles et dis moi ce que tu en penses mais on as-tu trouvé tout cela me dit-il.

Je lui expliquait mon aventure et sans oublier de lui donner l'adresse de mon marchand de

de volailles au cas ou il aurait voulu se payer le même l'usage et puis je lui demandait.

- N'as-tu pas entendu parler de départ

- Non. dit-il. le lieutenant est venu nous dire a onze heures du soir que les hommes ne se lèveraient qu'à sept heures ce matin c'est signe que l'on va rester ici toute la journée.

- Ça colle. je vais faire le feu et nous mangerons ce fucot là que ce midi. L'..... les fra. rechauffer pendant que je fais du pain. Et vous pensez si les espagnols étaient contents quand le capitaine fut leur dire l'emploi de la nuit.

- Yves B..... mon chef de pièce vint me trouver aussitôt et me dit. Demandez, c'est très bien ce que tu as fait là. mais il faut plonger tes marmittes ce

matin quand le putain va venir. car il pourrait aller un peu. mais en attendant nous aurons toujours quelque chose à se mettre sous la dent. ce midi - oui-oui. tu fais pas. Joseph ne va pas les voir mes marmittes. De son côté il m'apprit qu'ils allaient nous laisser tranquilles dans la journée.

Le midi quand tout le monde fut rassaturé il n'en restait plus que les os. de nos trois lits. Le trompette T..... nous dit - Eh ben les gas. en v'la trois que les boches n'auront pas. et en même temps ça apprendra à la petite bonne femme à vendre son vin si cher.

L'après midi se passa au nettoyage de notre ling. chose qui n'était pas futaie. et le soir je put dormir une bonne nuit pour rattrapper un peu le temps perdu.

21 aout. Le matin nous fûmes réveillés par le sous-officier de service qui vint nous apprendre qu'il était arrivé des ordres de départ qu'il fallait obéir et attendre. Pendant que nous conducteurs nous procédions à ce travail, les servants faisaient du café à la hâte.

Et ce n'est qu'à onze heures que nous partions, après avoir mangé un peu de viande qui nous restait.

Nous marchions sur la route pour durer et nous étions gênés par la soif qui ne se trouvait éteinte un peu quand nous traversions une prairie ou une bourgade, au cas que nous présentâient des sources d'eau dans lesquels nous puisions avec nos quarts de sur nos chevaux.

Dans le fond d'une grande vallée, le capitaine nous fit arrêter. Et de sa voix énergique

l'on entendit dire.

— Repos dix minutes.

Un servant de la première pièce Jules G. fut à un moulin qui se trouvait tout près, demander quelque chose à acheter. Il vint avec une grande tartine de beurre. Vous savez si tout le monde en fit autant. Et nous fûmes enfin manger un peu à notre faim.

Mon chef de pièce acheta deux gros lapins qu'il nous dit ne pas avoir payés trop cher.

— Pour une fois dit-il ils ne nous ont pas entamés de trop.

Il fallut se mettre en route. Au bout de quelques heures nous aperçûmes un clocher, celui de la Malmaison (Munster), notre colonne fut arrêtée par une sentinelle du 14^e Hussards. Et à ce moment partait de sur la place deux civils qui emportaient sur une civière le cadavre d'un Allemand qui venait d'être tué.

La sentinelle nous renseigna sur sa mort.

- Nous étions nous dit-il couchés dans la prairie sous les peupliers que voici. Le lieutenant qui commandait notre peloton se promenait sa carabine en main, quand il a aperçu une patrouille de Hulus qui traversait la place du pays.

Il se dissimule derrière un trou d'arbre. et voit un des cavaliers ennemis mettre pied à terre et le mettre en joue. La balle passe tout près de lui, mais ne ferds pas son saut-froid, il vise. et le hulu tombe frappé en pleine poitrine et la patrouille se sauve. et depuis nous ne les avons plus revus du tout.

Chacun faisait son compliment à l'officier si adroit. quand un camarade vint nous dire.

Oh les gas il y a de l'eau de vie de prunes à trente cinq sous ici. Chacun armé de son bidon fut

se revivifier un peu et j'en profitait pour acheter du papier à lettre et je ne trouvais que du papier deuil rubis tout pit. je le pris quand même. et je me dis quand chez nous il ne nous ça ils verront bien que c'est pas moi qui est mort.

Nous nous remimes en route. ~~mais~~ à ma pièce. dix huit hommes dix huit litres d'eau de vie. il y avait de quoi faire toute une campagne.

Une heure après nous apercevons le poteau frontière. Nous arrivons en Belgique à ce moment j'entendis la voix de Charles C. qui disait

- Oh les gas je crois que notre entree va être arrosée.

En effet quelques minutes plutard quelques gouttes d'eau tombaient et plutard l'eau tombait à torrents et un peu de temps tous eurent détrempé leurs manteaux tout en marchant.

Quelques minutes plus tard le capitaine commandait à un servant par voiture de descendre pour servir les pains car une grande cote se trouvait devant nous.

Cout au fond de cette vallée nous apercevions un village le premier village belge. Or d'ailleurs nous arrivions peu de temps après nous apercevions un léger changement de nos villages allemands. La Belgique plus coquette, les villages plus propres, mieux entretenus. avait pour nous quelque chose de ~~plus~~ meilleur accueil. Les gens, dès qu'il nous apercevaient arrivaient venant tout à nous en criant :

Vive la France. Vive les Français.

Le capitaine nous emmena à la sortie du village et fit bivouaquer dans un verger. tout près d'un ruisseau où nous pûmes abreuver tous nos Chevaux.

Quand tout fut à peu près en ordre. le capitaine fit rassembler tout le personnel. à l'entrée du verger et nous dit.

— Mes amis voilà plusieurs jours que nous n'avons pas touché de vivre. il faut vous servir de vos vivres de réserve qui sont d'ailleurs déjà entamés. Vous allez faire de la soupe. et je ne veux pas voir un homme de couché sans avoir pris un peu de bouillay.

Vous entendez les chefs de pièce veillez-y. si voulez car je vais être là. Et vous B..... dit il en s'adressant à moi chef de pièce j'ai entendu dire que vous avez acheté deux lapins il faut les manger ce soir.

— Mais moi capitaine nous n'avons pas de pain.

— Ça m'est égal. arrangez vous comme vous voudrez mais j'veux que vous les mangiez ce soir.

- Bien mon Capitaine répondit le
sous-officier

Et sur ce le capitaine s'en fut vers
le centre du bourg. ou il rencontra
le maréchal des Logis Chef. C.
qui comme il en avait l'habitude
revenait de faire une recherche pour
trouver de la boisson malgré qu'il
n'en avait pas besoin.

- D'où venez-vous lui dit le
Capitaine.

- Bien mon... mon capitaine je
reviens de faire des provisions.

- Mais j'ai fait un rassemblement
tout à l'heure pourquoi n'y êtes
vous pas.

- Bien... je n'avais rien mon
Capitaine.

- Vous êtes encore saoul C.

- C'est pas vrai mon Capitaine

- Allez, allez, allez distribuez votre
potage de réserve pour les hommes.
afin qu'ils s'en servent de suite
En voilà et y fut dit le chef.

en s'en allant que le capitaine
il veut que je sois saoul et
puis après tout c'est pas ce qui
m'a passé qui m'a saoulé.

Enfin après avoir touché chacun
notre part de potage. nous fîmes
à la recherche d'un habitant qui
veuille bien que l'on fasse notre cui-
sine chez lui. Ce que l'on ne fut
pas long à trouver. car tous les Belges
ne demandaient qu'à avoir des soldats
chez eux.

Les braves gens chez qui nous é-
tions ne possédaient plus une bouchée
de pain, les Allemands étaient passés
là et n'avait rien trouvé de mieux
que d'emporter tout ce qui se trou-
vait. Cent cinquantes pains environ
en le laissant pour paiement que
vingt cinq marks.

Les pauvres gens nous auraient donné
tout ce qu'ils possédaient. C'est du
lait. du jambon. des oeufs.
En un mot ils firent tout ce qu'ils

purent pour nous. et de cette façon nous fumes tout de même mangés un peu.

Quand la soupe et toute cette cuisine fut faite chacun s'en fut se reposer dans un grenier de l'habitat qui contenait pas mal de paille.

Comme nous montions dans ce grenier un camarade Jules G. nous appella.

— Eh! là quatrième pièce vous êtes par là.

— Qui répondit un de nous.

— Si vous voulez du tabac c'est le moment.

— Ou faut il aller dit le chef de pièce.

— Venez par là se voit vous montez le chef de pièce sortit et le conducteur lui dit à voix couverte.

— Venez à gauche des logis en face l'église et à gauche il y a un bureau de tabac. les gens vous en donne tout ce que vous en voulez et à l'œil

— C'est une affaire dit B. en rentrant. merci bien G.

— allez au bureau de tabac dit il en s'adressant à Louis B. et à Auguste L. vous allez nous rapporter du tabac pour tout.

Puis il sortit pour leur donner l'explication que venait de lui donner G.

Un quart d'heure après les camarades revenaient avec une quantité de cigares dont nous ne savions pas le nombre et ce firent une distribution copieuse et tout le monde s'endormit. Sans attendre longtemps tellement nous étions fatigués.

22 Août. Quatre heures du matin. un homme de garde vint nous réveiller. Tous descendent. prendre les musettes et bidons rester chez l'habitant.

Déjà depuis longtemps une brave femme était debout. Et nous avions chacun un bol de café au lait qui nous attendait. et que l'on ne se fit pas prier d'avalier. Puis après avoir fait

nos remerciements à ces gens si tous
chacun s'en allait préparer les che-
vaux qui avaient toujours leurs
harnais sur le dos.

Quelques minutes plus tard nous partions
en prenant toujours une route inconnue
pour nous. et nous laissions derrière
nous le petit pays de Buette. ou nous
aurions été si bien reçus.

Un épais brouillard nous empêchait de
voir la campagne ou nous nous
trouvions. On aurait dit que tout a-
vait l'intuition d'une mauvaise
journée car personne ne disait rien
contrairement aux habitudes.

Nous ~~part~~ marchâmes longtemps sur
cette route. puis un grand bois se
trouvait au sommet d'une crête.

Là se trouvaient une patrouille de
14^e Hussards. Le Commandant et
le capitaine parlèrent assez longuement
avec l'officier qui commandait ce petit
détachement d'une quinzaine de cavaliers
et ~~se~~ nous reprimes notre route.

Le bois franchi, nous apercevions
malgré le brouillard. une légère
clarté qui nous disait que devant
nous était la plaine.

Nous devancions des fantassins de notre
division. Nous descendons une grande
cote longeant une champs de blé.

Quelques coups de fusils se font entendre
devant nous. et vinrent troubler le silence
qui régnait parmi nous.

- L'été peut être cette fois qu'on voit
les voir les boches. dit Louis et.....

- Qui du coup. ont vu peut être faire
la guerre nous aussi. disait un autre
et chacun disait son mot.

Bientôt arriva le bas de la cote laquelle
se trouvait une petite rivière.

Nous passons le pont. nous apercevons
sur notre droite un espace d'usine
puis devant des maisons ce qui nous
dit qu'il devait y avoir la une ville
ou une bourgade. et peu de temps après
la colonne s'arrêta, sous les ordres du capi-
taine. Et celui-ci partit aux redoublés

du General de C..... qui etait la avec toute sa division dont nous faisons partie

Nous etoions arretés dans une des rues du village de Sthe, devant nous se trouvant une rue en travers dont la droite s'en allait dans la plaine d'occ par les blés murs. Et la gauche allait vers l'Eglise de vieille construction.

Quelques minutes plutard. C'est a peine si nous apercevons la capitaine recevoir une fusillade nourrie se debauchant de tout cotés.

Et malgre le bouillard toujours tres epais, nos fantassins du 101-102-103 et 104 s'avanceraient en se faufilant derriere les meules de blés. Les haies les f buissons et tout ce qui trouvait pouvant les abriter des yeux de l'ennemi. Les cavaliers du 14^{me} Hussards chargeaient sans repos. quelques chevaux revenaient sous cavaliers, la selle sous le ventre et plusieurs blessures apparentes

La fusillade se calma un peu et le capitaine avanca vers la batterie. Demanda tout de suite s'il n'y avait personne de blese et sur la reponse Non. Il s'adressa au Marechal des Logis C..... en lui ditant.

Vous allez vous rendre avec la 1^{ere} piece pres de l'Eglise, en prenant comme objectif la route droite de l'Eglise bien en enfilade

Bien mon capitaine
Et vous de G..... avec votre troisieme piece mettez vous ici dans le carrefour et vous surveillerez tout ce qui pourrai passer sur cette route et dans le champ de bli que vous voyez devant vous que votre pointeur tire au colimateur. Votre plus grande distance ne peut etre de plus de 500 metres.

Bien mon capitaine.
Et surtout dit le capitaine, que vos servants s'abritent derriere les touchers.
Oui mon capitaine

172

Puis il vint vers nous en disant
La deuxième et quatrième pièce res-
ter ici jusqu'à nouvel ordre. puis
il disparut à cheval vers l'Église
Quelques ~~passait encore~~ balles passaient
encore au dessus de vos têtes. puis
tout à coup l'on vit le brigadier H. de
ma pièce sabbatier avec son cheval.
Le cheval venait de recevoir une balle
en pleine cervelle. Le brigadier en fut
quitté pour la peur.

Quelques conducteurs descendirent de cheval
et roulerent la bête morte dans la rigole
très profonde qui se trouvait au bord de
la rue afin de ne pas encombrer le
passage. pour les cavaliers allant au
rassemblement pour la charge. et d'autres
revenant. soit un cavalier sans monture
ou un cheval sans cavalier

Nous étions arrivés il était six heures
dans ce village. En arrivant nous avions
le baptême du feu. Deux pièces avaient
été mises en batterie et tiraient déjà
dans les directions indiquées

173

Dans les rues quelques fantassins
avaient trouvé la mort en essayant
d'avancer. Les cavaliers souvent se faisaient
tuer en revenant de la charge.

Que d'événement en peu de temps.
La mort était semée de tous côtés. et
toujours l'on entendait les balles passer
avec leur sifflement lugubre.

Quand tout à coup vers sept heures
je sentis comme une humidité chaude
dans mes vêtements à hauteur de la
cuisse du côté gauche. et je sentais que
quelque liquide coulais le long de ma
jambe. Je me dis que je devais être
touché et j'en fut certain quand je mis
ma main sur le endroit blessé. là
je sentis une légère douleur.

La première chose fut de descendre
de cheval. et d'en avertir Yves B.....
mon chef de pièce

Dis donc B..... les vaches ils
m'ont troué la peau.

Sans plaquer tu est blessé.

Oui. mais ce n'est rien.

- Ce n'est rien. Ce n'est rien mais il faut que l'on te fasse tout panser.

- Ah ben oui mais faut pas te faire tu as l'air plus malade que moi.

- As tu un paquet de pansement me dit il en descendant de son cheval.

- Oui oui il est dans ma veste.

- Eh ben donne le moi et défais ton pantalon.

Aussitot dis aussitot fais mais la figure me changea de couleur quand je vis tout le sang que j'avais déjà perdu. Mon caleçon en était rouge et le sang sortait par le lacet de mon soulier.

Mon chef de piece donna ordre aux camarades de permettre pied a terre pour reciter le même accident.

et pendant qu'il préparait mon pansement le brigadier lavait la plaie ou plutôt les plaies car la balle avait entré en avant de la cuisse et était

sortie tout a fait a l'arrière de la fesse.

Yves B... puis de l'eau de vie dans son bidoy. Il en imbiba un tour pou de ouate qu'il posa sur les plaies puis me fit un pansement soigné.

- On dirait que tu as été infirmier dans le temps.

- C'en fais pas me dit il.

- Si dis donc Demault. Tu as des troues de balles maintenant disait Noël B.....

- Ça ne mourras pas par la constipation.

Le pansement fini. Le Maréchal des Logis Ch..... qui était un de mes camarades m'emmena dans sa maison du village et me donna du café qui avait dans un bidoy puis un peu d'eau de vie qu'il me fit apporter par Eugene J..... Ce que mes yeux virent dans cette maison me fit plus de mal que la balle que j'avait

reçu quelques minutes avant.
 Cette maison était l'asile d'une
 pauvre femme tenant sur chaque
 bras un bébé.

La pauvre malheureuse pleurait
 à chaudes larmes en entendant
 la voix de nos canons qui faisaient
 tout trembler dans cette pauvre
 demeure. Les balles sifflaient de
 tous côtés. Et venaient s'en
 fencer dans les murs et dans
 les volets que cette malheureuse
 creature avait fermés par précaution.
 Ses deux pauvres bébés paraissant
 agités de rien et deux ans à peine
 étaient calmes, pauvres petits en
 entendant ce bruit infernal
 qui était venu troubler leur
 sommeil. malgré qu'ils étaient bien
 insouciant de ce qui se passait dans
 la rue.

Je restais près d'une heure dans
 cette pauvre demeure ou j'aurais pu
 être enseveli avec la mère et ses

deux petits enfants. Si l'ennemi
 avait mis son artillerie en action
 je me préparais à rejoindre mes ca-
 marades. Quant la pauvre femme
 m'adressa la parole pour la première fois.
 — Monsieur me dit-elle. Crois vous
 qu'ils vont s'en aller les allemands.
 — Mais oui Madame ne vous désolés pas
 restez à l'abri, et moi je vais rejoindre
 mes camarades. Ne vous en faites pas
 ma chère dame. Les français sont
 là en nombre.

Je sortis dans un couloir où gisaient
 déjà plusieurs morts. J'aperçus de la
 division. J'aperçus une porte dou-
 rant vers la direction de l'ennemi.
 Je l'entrouvris. Et aussitôt plusieurs
 balles vinrent se loger dans le mur
 tout près de moi. Et vous pensez
 si j'eus vite fait de déguerpir
 dans le sens inverse surtout étant
 donné que je n'avais pour tout
 arme que mon revolver trop court
 pour tirer si loin. Et moi j'eus de

conducteur que j'avais toujours
contenue dans ma main
je me dirigeai donc vers la rue où
j'avais laissé ma batterie.

Dès que je fus dehors je me trou-
vai près d'un drapier et l'autre
tenait par un sergent. Mais l'accom-
pagné de quelques hommes seulement.
Soit fantassins, soit hussards.

Et tout à coup je sentis une
voix qui disait:

- Eh pau. eh pau.

Et si je me tournais ~~vers~~ vers l'en-
droit d'où venait la voix et j'ai
perçus André G. qui me dit:

- Eh bien mon vieux pau tu
as été touché.

- Ah les cochons, ils m'en ont
logé une dans la peau.

- Au ca.

- Dans la f... tu parle fais
des trous ~~de~~ de balles en rabaot.

- Ou rigole, mais ça doit de
faire mal!

- Ah! un peu mais que veux-tu
c'est la guerre.

Et sur ce je me rendis à ma
pièce où je retrouvai tous mes
camarades. Et tout sentez si chacun
venait vers moi comme si ils
ne m'avaient pas vu depuis long-
temps.

Auguste G. me dit en me
présentant son quart.

- Bien mon vieux avale ça
ça va te faire du bien.

Et moi sans trop me rendre compte
ce que j'avais. Je bus le contenu
du quart d'un seul trait.

C'est de l'eau de vie que l'on avait
achetée la veille à Malmaison.

Et à intervalles plutôt courts chacun
me donnait un petit breuvage qui
sans m'en donner beaucoup finissait
par faire une grande quantité.
Étant donné que nous avions décou-
vert près de nous une maison aban-
donnée dont la cave était garnie

180

d'un peu toutes sortes de liqueurs
et alcools. Si bien que que
chacun emplissait son bidon
Vert neuf. heurt le brouillard
commençait à s'éclaircir un
peu. Et fuyez du spectacle quand
nous fûmes découvrir la route
par laquelle nous étions venus.
Les deux batteries qui nous avait
suivi étaient file-mêle sur la
route. quelques voitures renversées.
Tous les hommes ou étaient-ils ?
Nous nous le demandions. Car nous
ne pouvions les découvrir à l'œil
nu. sauf quelques uns dont nous
apercevions sur la route ou dans
les fossés et qui essayaient de faire
quelques mouvements. qui étaient
paralysés par une blessure, quelques
autres gisaient sur l'herbe de
la plaine. et le bougeaient plus.
Nous reconnaissions parmis eux
quelques fantassins par le
pantalons rouges si voyant.

181

Plusieurs des mes camarades furent
trouver le chef de pièce qui était
en avant de nos attelages attendant
des ordres. Celui-ci vint aussitôt près
de nous. et avec l'aide de ses
femelles il put nous renseigner avec
plus de précision.

Derrière nous dit-il il ne reste plus
que quelques chevaux de la huitième,
deux pièces sont en action sur le bord
du ruisseau. plus loin en montant
la côte la neuvième est complètement
détruite et derrière elle se trouve le
chelon de la chef nous. il ne reste
plus qu'un cheval blanc. qui se croit
droit être galaine de la huitième-
pièce. Quelques hommes restent
encore mais ils sont peu nombreux.
Et dans la plaine plus à droite vous
voyez tout les pantalons rouges. Les
fantassins ils sont tous tombés les
uns près des autres.
à ce moment. nous abandonnâmes
notre observation car une vingtaine de

de cavaliers du 14.^e arrivaient
anglois. venant de l'avant.
à leur tête se tenait un jeune
officier. un lieutenant la figure
couverte de sang. qui d'un
geste prit de nous. et s'écria :

Tous les cavaliers rassemblent
ici.

Une centaine de cavaliers se trou-
verent réunis.

L'officier donna des ordres aux sous-
officiers et aux brigadiers. puis l'on
entendit ce brave officier commander
d'une voix fièvre et enervée mais
plaine de courage.

Derrière-moi, en avant par quatre
Et les pauvres petits ~~hussards~~ dis-
parurent dans la fumée de la poudre
et beaucoup d'entre eux n'ont ja-
mais revue la terre Française
j'étais assis depuis longtemps
sur la crosse du quatrième canon
que nous n'avions pas put mettre
en action. Je m'étais un peu reposé

un peu mais mon plus grand
malheur était d'avoir accepté tout
ce que mes camarades me donnaient
surtout que j'avais perdu beaucoup
de sang par ma blessure. et puis
pas mangé depuis la veille. vers
midi je me trouvai pris d'un violent
mal de tête. et comme je m'aper-
çus à ce moment que la boisson
m'avait fait du mal. je me décidai
à me coucher sur le bord de la route
près d'un camarade. qui était assis
tout en tenant ses chevaux par les
reins.

- Dis donc Lucien. je vais m'allonger
près de toi si il y a quelque chose que tu
m'as. mais pour le moment ce n'est
rien du tout.

- Eh bien mon vieux me dit-il essaye
de roupiller un peu cela te fera du
bien. et sois tranquille. je te reveil-
lerai.

Je ne fut pas longtemps avant de
m'endormir. quand tout à coup.

Je me sentis serré de tout le corps. Et je m'écriais aussitôt en apercevant mon camarade.

Oh. Lucien que je suis malade. Mais que se passa-t-il ensuite je l'ignore si bien que vers le soir je me réveillai dans un salon qui avait dû être arrangé avec goût avant ~~l'occupation~~ l'occupation par les troupes. Mon réveil fut tel que je ne savais plus où j'étais.

À ma gauche, deux fantassins gisaient inanimés et la mort avait laissé ses empreintes sur leurs visages sanglants. Près d'eux un blessé râlait sur un divan. Et de-ci de-là plusieurs autres étaient couchés sur le parquet, se plaignant chacun de leur blessure.

La porte de cet appartement restée ouverte me faisait entrevoir une allée et venue de brancardiers. Mais je ne connaissais personne.

Cette orientation dura quelques secondes. Et tout de suite je me disais: Où suis-je.

Et je me demandais à tort et c'est en essayant de me lever de dessus la chaise longue tout en me demandant comment j'étais venu. puis mes, assez forte douleur se fit sentir dans ma cuisse gauche sans tout-fois m'empêcher de marcher. J'arrivait à la porte de cette belle maison. J'y aperçus, mes camarades, mes chevaux, ma pièce, à ma grande joie.

J'avancais vers eux quand une détonation me fit faire un pas en arrière, et des éclats de terre et de pierres tombais de tous côtés.

Un obus allemand venait de tomber sur un des murs de la maison d'où je sortais.

Dès que mes camarades me virent revenir près d'eux, chacun me demandait:

186

Eh bien mon vieux j'aurais comment
que ça va: Que nous en fait des
manières quand tu s'y met

Eh bien tu sais mon vieux tu
sais je te croyais bien f.....

Et mes camarades ~~qui~~ me voyant
stupéfait de ce qu'ils mes disaient
me raconterent que en dormant
près de Lucien - R.....

J'avais été pris d'une crise de
nerfs. et qu'il avait fallu six
hommes pour me porter dans le sally
d'où je venais de sortir

Depuis onze heure le matin la
fusillade c'était calmée les pertes
étaient énormes de coté et d'autres
Il était cinq heures. les pièces alle-
mandes commençait un feu nourri
sur la scirie près la rivière puis
les obus. approchaient de nous
quand tout a coup l'on entendis
l'air derrière nous. un déclanche-
ment de plusieurs batteries de 75
ce qui nous fit plaisir car

187

attaque par l'artillerie nous de-
venions sans défense. Aucun
ravitaillement n'avait put nous
parvenir.

L'artillerie amie ne tira que pen-
dant quelques minutes mais
l'ennemie s'était calmée.
Six heures arrivèrent. sept heures
huit heures. et le Capitaine
J..... donna des ordres aux
tous officiers afin de faire empiler
les toutes les roues des nos voitures
car la nuit venue nous devions
battre en retraite.

Cous nous nous mirent au
travail et à dix heures. toutes les
voitures étaient prêts à partir mais
il ne faisait pas encore assez nuit
nous dit le Capitaine
à ce moment le Marchal des Logis
Chef. B..... envoyant un camarade
de J..... pour prendre les
chevaux avec lesquels j'étais venu
Mais lui dit. je les garde mes

chevaux mon vena

- Mais c'est le chef qui m'envoie
et il m'a dit que tu monterais
sur le caisson.

- Ah mais ce n'a rien à
faire ce truc là. Jue suis pas
blessé au point de ne pas pouvoir
faire ma place.

- Que est ce que tu veux
c'est pas de ma faute.

- Eh bien dis au chef que je
peut continuer ma place.

Et c'est ce qu'il fit mais il
fut accueilli avec des sottises

- Mais imbécile que tu est lui
dit le chef. puis que je t'envoie
prendre sa place. ce n'est pas
pour quit la garde.

- Mais chef mais il ne veut
pas.

- Oh alors. c'est ce que nous allons
voir.

Quelques minutes plus tard le
chef. était près de moi.

Des que je l'avait vu arriver
j'étais monté à cheval.

- Dites donc Demoult me dit
Voulez-vous me faire le plaisir de
donner vos chevaux à s.....
et vous de monter sur le caisson.

- Mais chef. il n'y a pas de raison
puisque cela ne me gêne pas à
ma blessure.

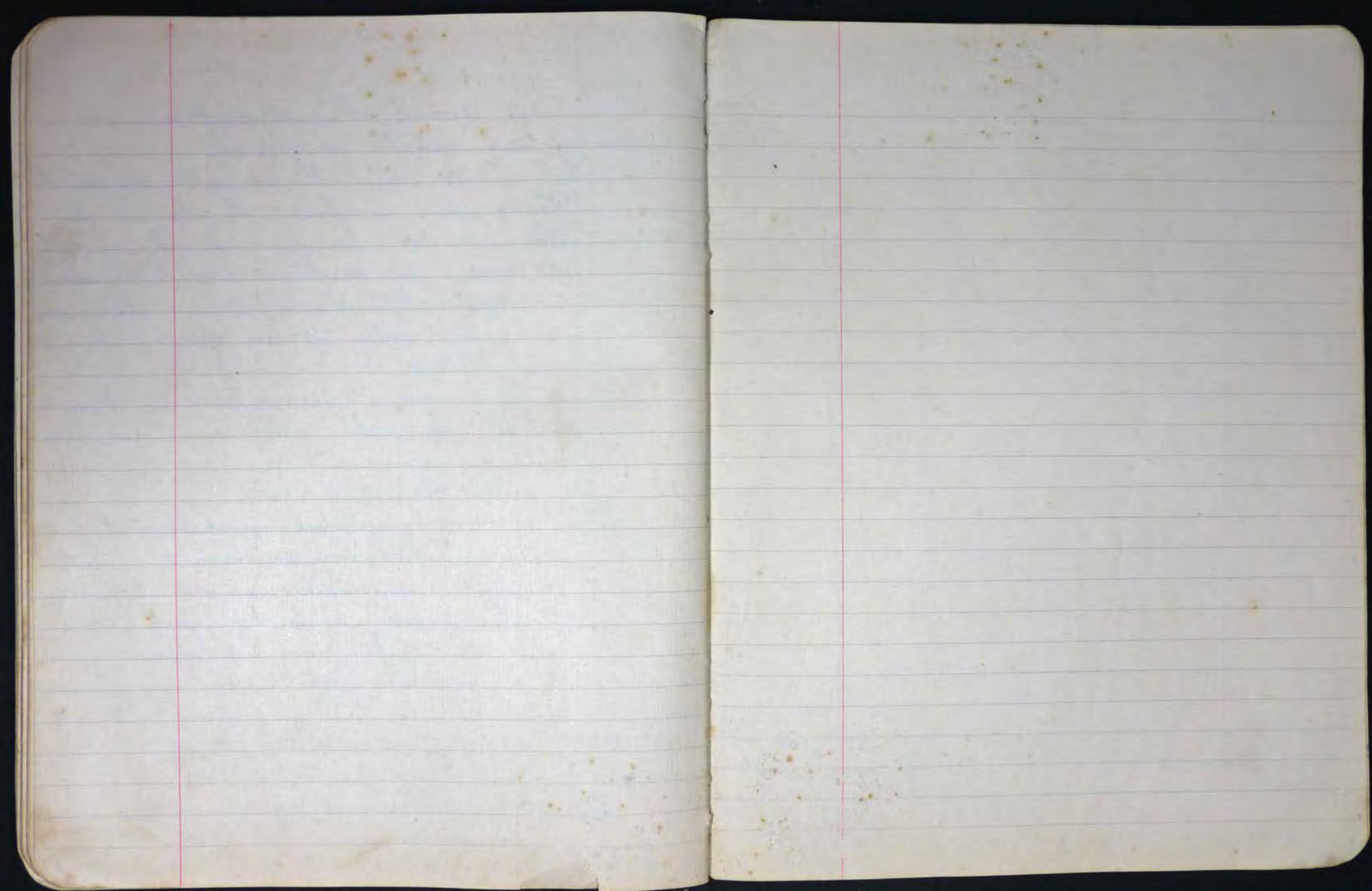
- Je ne vous demande pas d'expli-
cation dit-il. allez vous descendre
au nom.

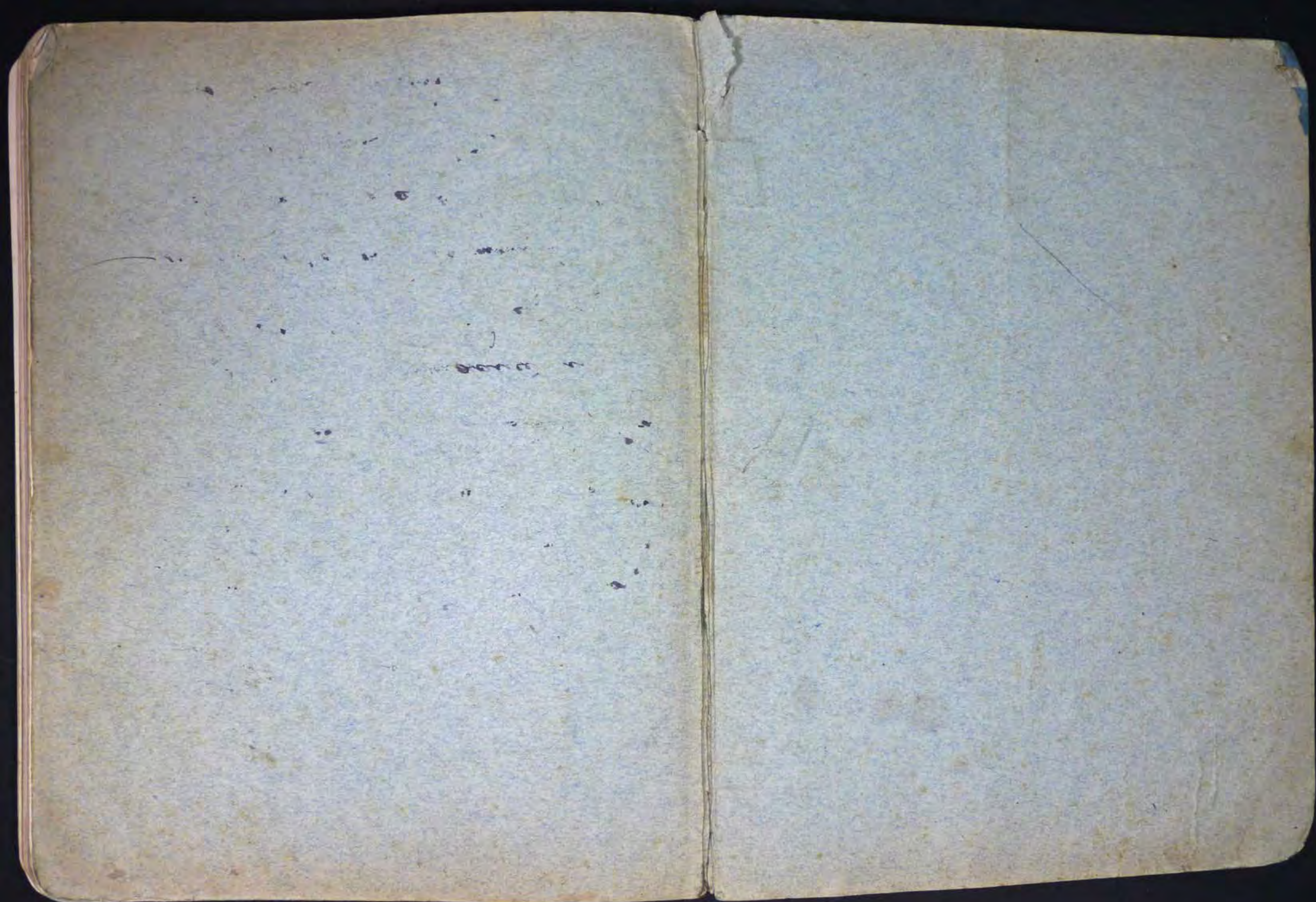
- Now chef.

- Ça est plus fort respecté il en
s'éloignant. puis revint tout
de suite en compagnie du Capitaine

- Pourquoi ne voulez-vous pas
obéir au chef. me dit l'officier

- Mais mon capitaine cela ne me
gêne pas du tout.







Annexes au journal de poilus de Jean Denuault

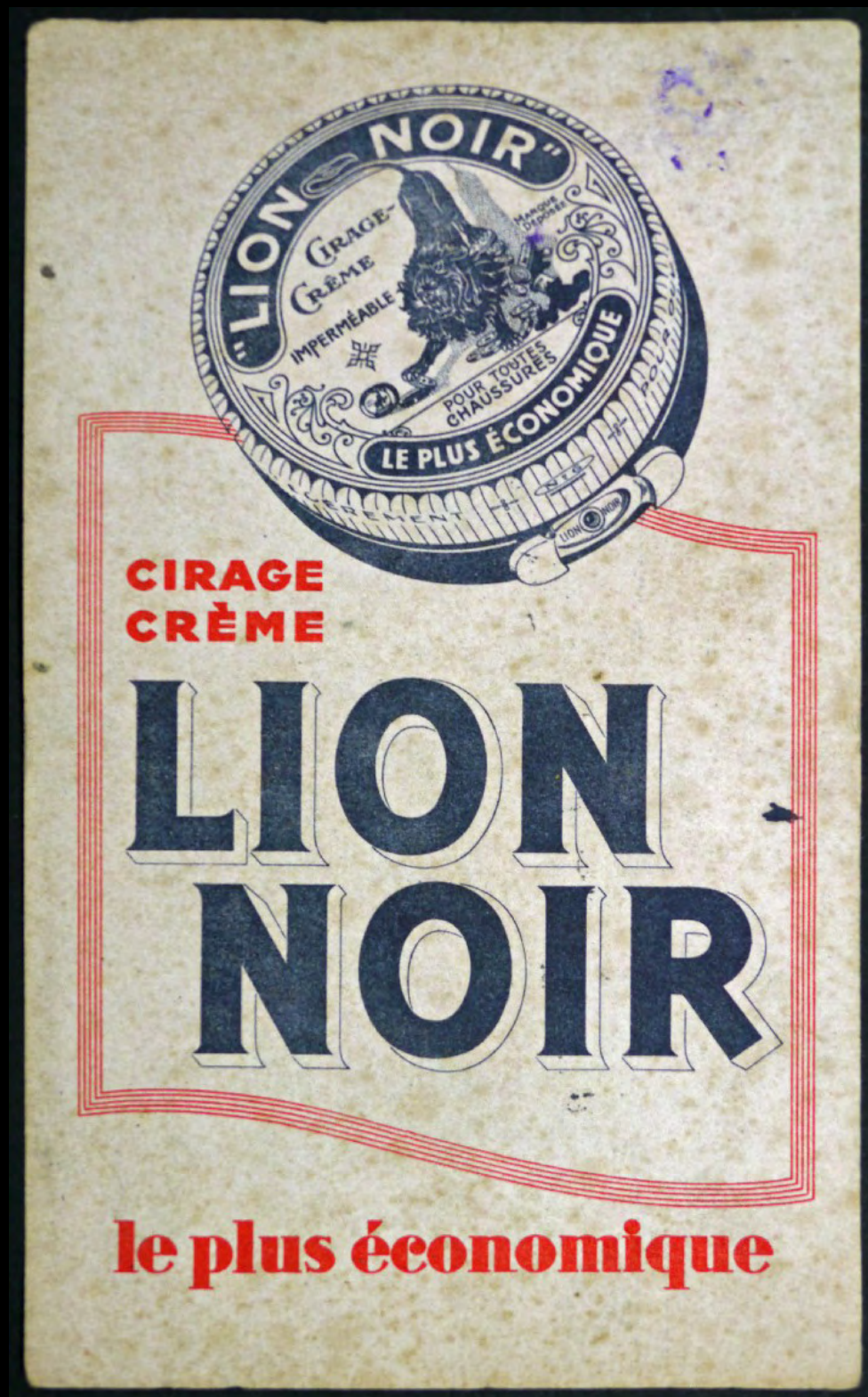
1 un buvard publicitaire

2 carte postale adressée à sa fiancée

3 lettre d'un camarade lui écrivant la chronologie de leur régiment

4 récit d'une blessure

1 un buvard publicitaire



2 carte postale adressée à sa fiancée



CARTE POSTALE

Tous les Pays Étrangers n'acceptent pas la Correspondance au Recto
(Se renseigner à la poste)

Partie réservée à la correspondance.

Adresse du destinataire.

Ma chérie
Voici l'Etendard de mon
régiment emblème de la
force fraternelle, c'est lui
qui nous guide dans le che-
min du devoir

Bon ami J. Dumault

E Manif (Déposé)

Mlle Marie Ductertré

23 Avenue de Sabli

Château-Gondré

(Meyrignac)

14 Janvier Embarkement a S^t Heloise
 au Temple. 15 Debarquement a Tonne
 16 Longeville jusqu'au 5 Février
 6 Embarkement a Tonne 7 au 13
 Venqueuil, Marne 14, au 17
 18 Mennin de Courtisols 18 au 21 Luyely
 22 au 25 Vadenay. 26. 27 Dampierre
 au Temple. 28 Février S^t Julien de
 Courtisols jusqu'au 31 Avril
 22 Avril S^t Martry de Courtisols
 23 Vadenay. 24 Mournmeloyn le Grand
 25 au 29 Mournmeloyn 30 S^t Etienne
 au Temple jusqu'au 22 Aout
 vous autres Bois 104 22 Aout au
 30 Bois de Louverey 11 sep au 30
 Bois de Bouy 1 oct au 12 Bois de
 la veuve. 13 au 19 Bois de
 Louverey. 30 S^t Etienne au Temple
 31 Louverey. 1 nov S^t J. devant
 Poxose 7. 8. 9 Buosy le Repos
 10 Ciry sur Aute 11. 12. 13 Perrier
 14 Nov. Terme de Bigny le Pont
 Pres S^t Menchould. Janvier Termis
 Mars Avril Bigny le Pont jusqu'au
 28 Juin Bigny. 28 Malmy.
 jusqu'au 29 Aout. 29 Aout
 Cizancourt 1 sept Cizancourt
 2 Sept Louerne la Grande Verdun
 5. Sept Bois la ville 28 Cures.
 29 Billotte devant Loupy.
 9 octobre Lempire 9 novembre
 Landrecourt Bois du Chapitre.
 7 Decembre Terme des Manchines
 8 Decembre Robert Espagne 26 Dec
 Rehery Avril Rehery

vendredi 13 Avril Senneville
17 Avril Rehency. 27 Avril
Badon 2 Mai Valquière 7 Badon
14, Rehency 29 Valois 30 Broussay
28 Juin Embarrasement a
Erwanx 24, Debarquement a
Ligny en Barrois 24, Monil
sur Beault. 27 Oise la Brulée
29 Senoux devant Basse.
30 Camp Gallien Verdun
Aout Septembre camp Gallien
Verdun 2 Octobre Rignancourt
3 Octobre Couvance au Bois
1 novembre Bois N. de Beluph
2 novembre Guecourt 5 Novembre
Ablaincourt 7 Passose 8 Courtisols
9 nov. Mauv 30 Marguse Terme
camp Bressieu 30 Avril camp
Tarnay. 1 Mai camp des Carres
9 Mai Terme des tilleuls
pres Morsperme.
12 Mai Steenworde Eecke.
17 Terme de la clochette Wanzelle
18 Abeele. 31 Abeele 1 Juin au
3 juillet Bois de Beaufort pres
Steenworde. 4. 5 juillet Esquelbecq.
6. 7 Chemin de ser. 8 Oger 9 au 13
Toutain sur Ay. 14, Bois de
Maitrejean Forêt de Reunis 25 juillet
Canniers 27 Mellerau 30 Reuil
1 Aout Mellerau 2 Aout La Maignelle
10 Berteman 11 La ville sous Orbas
16 Oger 17 Athis 18 La Neuve

2 Sept Bois de Verzy. 25 Sept
camp Bressieux 5 Oct Camp Jommiers
Mourmelon le grand 6 Oct Jommiers
7 Octobre 1^{er} Etienne a Arne
11 St Pierre a Arne. 12 Pauvre 13
Jaulces Champenoises 14 Pauvre
22 St Houplet 23 Louvercy Camp des
Echelons 24 Camp des Carrières
Cuperly 5 Camp d'Artois près de
7^{er} d'Arne a Py. 8 Semide
10 Bouzui 11 Louvercy
Amnistie

12 Chevenus

Je pense que tu le loups
en bonne santé. moi ça va
J'ai revu Basoge. Buffon est
en plum ou également Bant
Bourgeois. Franche Plessis est
en plum. Rien de bien neuf.
Je t'envoie cette lettre chez toi
un mot de temps en temps
me fera plaisir

En attendant le plaisir
de te lire je te serre bien
cordialement la main
ton verra

L. J. J. J.

22 août 1914

Nous partons de Ruette à 4^h du matin, on nous
 avoient coeuchi la plus grande partie de char.
 L'espace était plein d'un brouillard que vous auriez
 coupé au couteau. Aussi nous dirigeoient vers l'inconnu
 jusque nous ne voyions rien même pas la voiture qui
 nous précédait ~~aussi nous~~ Nous traversâmes un bois
 dans lequel ont marcha pendant très long temps et
 enfin au débouché dans la plaine. Quelques coups
 de fusils nous firent ouvrir l'œil. C'est peut être
 de ce coup là que on vit les vau les boches derrière
 Navard. On du coup ont vit faire la queue nous
 aussi. Nous descendions une grande cote toujours en
 suivant la route. Jusq se trouvait une petite
 rivière et aussitôt après le passage du petit pont
 nous entrâmes dans leur patelin. A Lthe, la rue
 par la quelle nous arrivions avait environ deux
 cent mètres de long. Et plus loin se trouvait une
 autre rue en travers qui vers la droite s'enfonçait dans
 la plaine drée par les blis murs. Et vers la gau
 che se dirigeait vers la petite église. de velle cons
 truction. Nous nous arrêtâmes avois de sergager
 dans cette rue. Et le Capitaine fait aux ordres pris
 du General de R. . . . qui se trouvait là avec
 toute la Division. A ce moment là une fusillade
 soignée se déclancha de tous cotés. Et malgré le brou

il était mal fermé

lord toujours très chais nos fantassins de 104. 102
103. 104, se faufilaient derrière les murailles de bois, les
haies et tout ce qu'ils trouveraient comme abri naturel
les fusils calaient leurs têtes un peu et c'était le
calme. On est entré dans les balles tout à l'heure et
ce souffait aux oreilles. On m'a vu se pencher
si je baisserais le crâne. Juste à ce moment le
Capitaine apparaît. L'air nerveux et dit au M.D.P.
Charbonnier. vous allez vous rendre avec la première
pièce à côté de l'église. Et vous mettrez en batterie
en prenant la route ~~de droite~~ droite de
l'église en espérant et vous et. vous mettez la
3^e pièce en batterie ici dans ce carré avec mûssing
de sur veilles l'entrée du village et tout ce qui peut se
passer dans le champ de ble. qu'on voit devant vous
Bien mon capitaine. Ces deux pièces mûssent en
position et les hommes attendaient les événements.
quand tout à coup je sentis dans mes vêtements
une humidité chaude qui n'était pas habituelle
et quelque chose coulant le long de ma jambe gauche.
je mis la main sur mon côté gauche. et sentis une
légère douleur. et aussitôt je me dis je suis touché
il n'y a pas de temps possible. je descendis de cheval.
et je dis à Meunier qui était devant moi. Des coups
à Boisnet que je suis touché. Sans blague qui répond
oui oui ça y est. Le sous-off aussitôt prévint occu-
me près de moi. On est blessé Demmeuld. Oui M.D.P.
ou. à la fesse gauche. L'effet n'était toujours fantôme
aussitôt dit aussitôt fait. Mais le ne fut pas le plus beau